

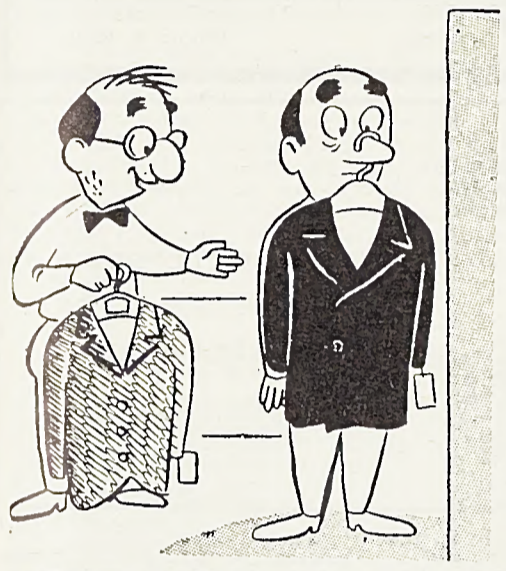


# Fribourg illustré

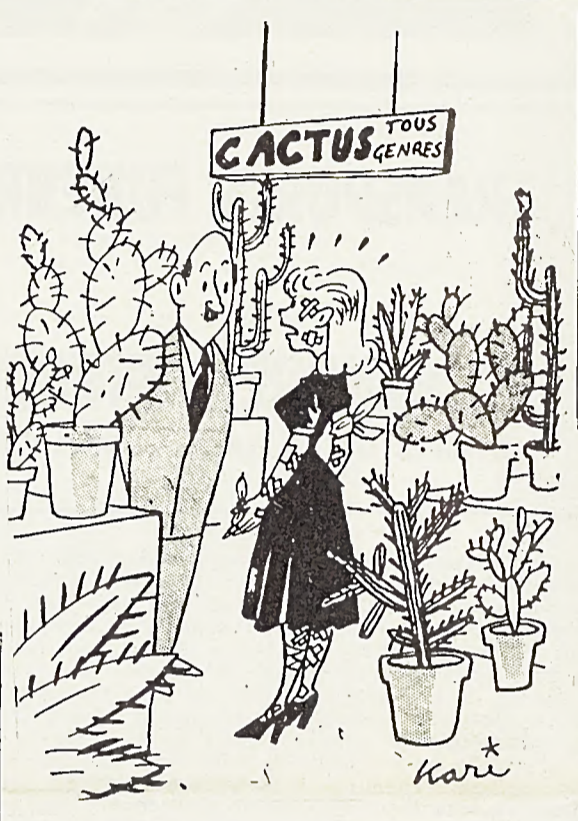
REVUE DE FRIBOURG

Organe indépendant paraissant une fois par mois  
Abonnement Fr. 5.— par an La numéro 50 ct.

Edition-Administration : Imprimerie des Arcades, Fribourg -  
Téléphone 2 38 94 Compte de chèques Ila 2851  
Rédacteurs responsables : Pierre Verdon, Rosé - Tél. 4 21 66  
Pierre Rigo, Fribourg - Tél. 2 38-94



— Comme ça, Monsieur peut se rendre compte.



— Ma décision est prise, Monsieur Durand, je quitte l'emploi.

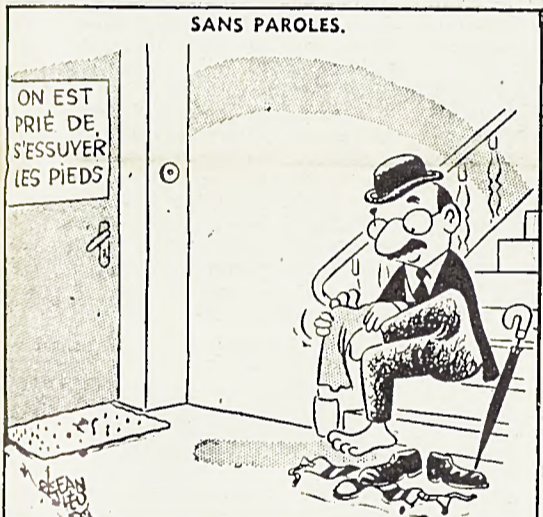
**A NOS ABONNÉS**

Nous prions nos abonnés de bien vouloir acquitter le montant de leur abonnement 1950 à l'aide du bulletin de versement joint à ce numéro. Nous les remercions d'avance. Les abonnements impayés au 25 février seront pris en remboursement.

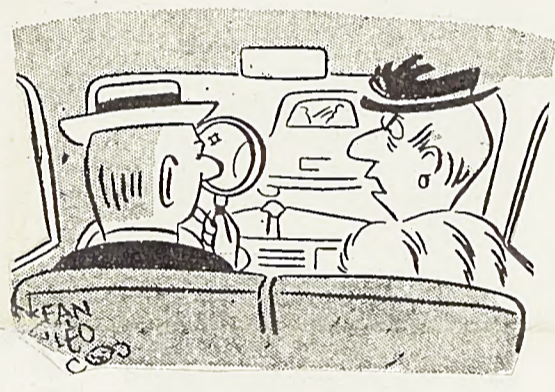
Nous sommes reconnaissants à nos lecteurs des marques d'intérêt qu'ils nous témoignent. Leurs suggestions et critiques nous aident à faire toujours mieux de Fribourg-Illustré la revue vivante et moderne qu'ils désirent.

On s'abonne à Fribourg-Illustré, pour un an, en versant Fr. 5.— sur notre compte de chèques Ila 2851. Tout nouvel abonné reçoit une très jolie prime (un volume d'une valeur de Fr. 6.—).

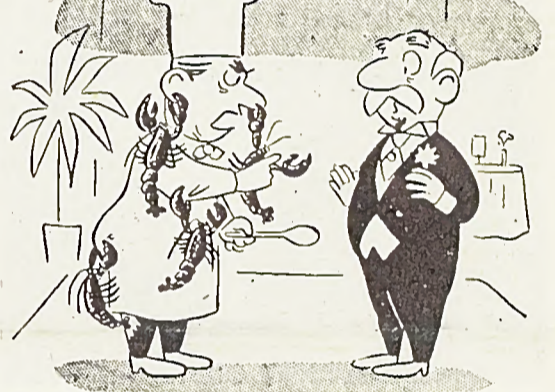
Administration de Fribourg-Illustré



SANS PAROLES.



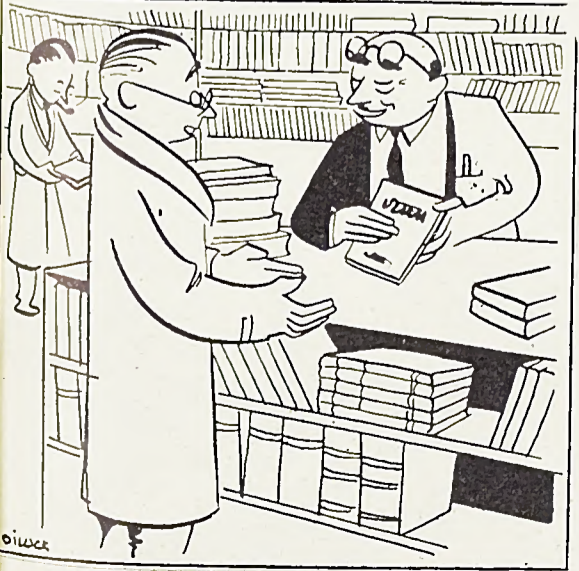
— Georges, tu deviens vraiment trop myope pour conduire !



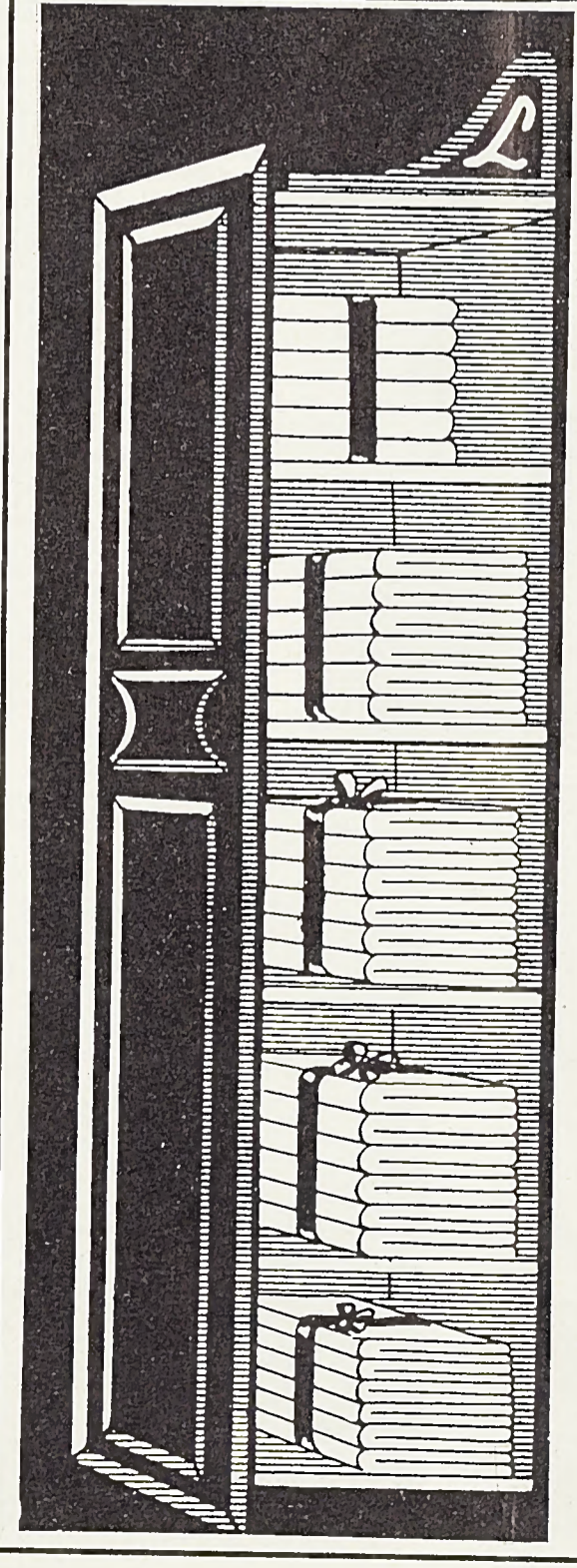
Dorénavant, vous ne devez plus compter sur moi pour faire du homard à l'Américaine...



— Vous n'aimeriez pas mieux de la viande en boîte... J'en ai dans ma valise...



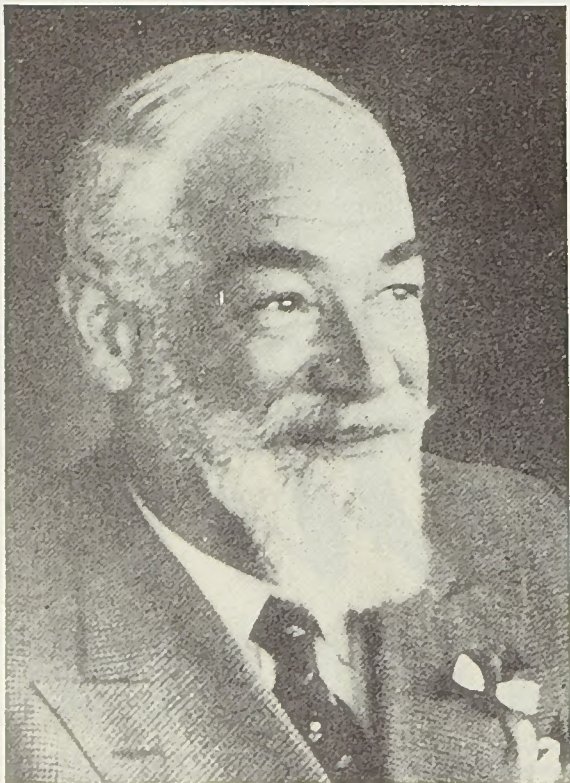
— Je vous recommande particulièrement celui-ci, il n'a pas obtenu de prix cette saison.



DÈS MAINTENANT

**GRANDE  
VENTE DE  
BLANC  
KNOPF**

† M. Léon DAGUET



Une personnalité de premier plan vient de disparaître avec M. Léon Daguet. Issu d'une vieille famille fribourgeoise patricienne, il s'était acquis dans la vie une place brillante, grâce à son intelligence et à ses qualités de persévérance. L'activité du disparu fut exceptionnelle. Il alliait à son goût du travail et à son respect de l'effort, une grande largeur de vues et une claire vision des réalités. Très jeune, il obtenait le diplôme d'ingénieur-chamiste, et consacrait ses capacités au développement de la fabrique d'engrais qu'il dirigeait dès 1904. Cette entreprise où il prit à 21 ans des responsabilités qui sont d'habitude dévolues à des hommes bien plus avancés dans le chemin de la vie, devait lui demeurer chère toute sa vie.

M. Léon Daguet connut dès ce moment une ascension, qu'il est donné à peu d'hommes d'accomplir. Il serait trop long d'énumérer tous les leviers de commande qu'il détint dans la banque et l'industrie, toutes les responsabilités qu'il dut assumer. Il joua un rôle hors de pair dans notre économie cantonale et nationale.

M. Léon Daguet, qui avait une connaissance approfondie des gens et des choses, était d'une courtoisie et d'une bienveillance qui le faisaient apprécier de tous. C'est une belle figure du pays de Fribourg qui n'est plus.

† M. Armand SPICHER



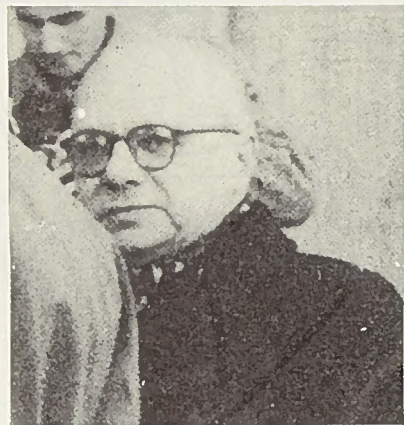
C'est avec une douloureuse surprise que les innombrables amis de M. Armand Spicher ont appris son départ si brusque. Cet homme remarquable, enlevé dans la pleine maturité de ses riches moyens, était unanimement aimé et apprécié de tous ceux qui l'ont connu. Licencié en droit de notre Université, il se consacra d'abord au journalisme, et devint secrétaire de rédaction à la « Liberté ». En 1930, il était élu conseiller communal, et dirigea le département de la police locale jusqu'en 1941, où il fut appelé à la direction de notre Ecole secondaire de garçons. Il avait fondé le Mouvement des jeunes conservateurs, il y a une vingtaine d'années, et il s'était dévoué avec feu à la cause qui lui était chère. Le défunt était une de ces natures d'élite, pour qui l'action désintéressée au service d'une cause ou d'un idéal est le climat normal. Beaucoup de nos sociétés ont connu le privilège de compter M. Armand Spicher comme un de leurs appuis les plus sûrs. Cet homme de caractère, cet ami loyal et sincère n'est plus. On mesure mieux aujourd'hui qu'elle est vide combien grande fut la place qu'il avait parmi nous. Tous garderont de lui un souvenir durable et reconnaissant, en déplorant que le chemin qu'il avait à accomplir ici-bas ait dû avoir son terme si tôt fixé. (Photo B. Rast.)

Une exposition remarquable à Fribourg

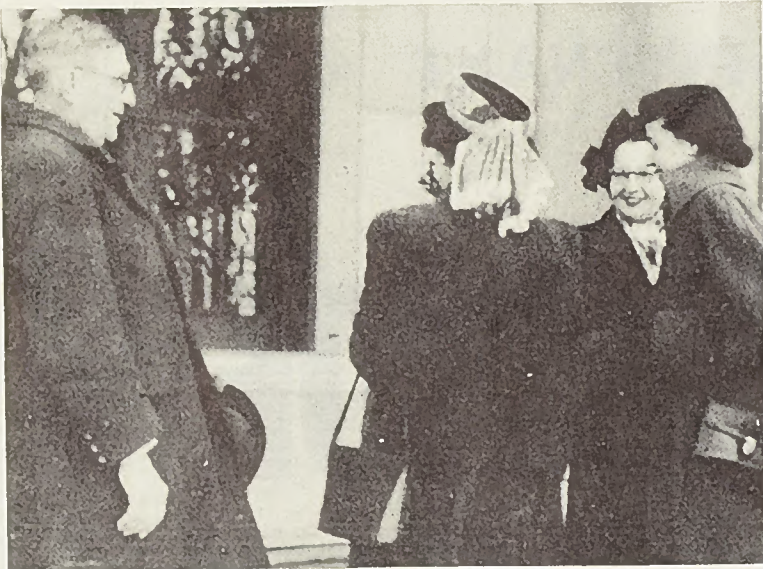
Une exposition, la plus intéressante qu'il nous ait été donné d'admirer à Fribourg depuis longtemps, s'est tenue récemment à la Galerie des expositions de l'Université. Organisée par l'Institut suisse de recherches et de relations internationales, elle nous proposait plus de 100 toiles de toute beauté dont l'auteur, une Fribourgeoise, Mme Anita M. Guidi, artiste étonnamment douée, a droit à notre reconnaissance pour les révélations qu'elle nous a apportées. Sous l'angle purement artistique, les œuvres de Mme Anita M. Guidi sont un enchantement et l'une des belles jouissances visuelles qu'il nous ait été donné d'éprouver. Mais là ne se bornait pas l'intérêt de l'exposition: Mme Guidi, artiste sensible, a rapporté ses impressions d'une contrée mystérieuse et mal connue, l'Amazonie, où vivent les descendants des peuples



A gauche: Mme Anita M. Guidi, notre compatriote, et Mme Mario Morelra da Silva, l'épouse du ministre du Brésil à Berne.



(A droite) M. le ministre du Brésil en Suisse, Son Excellence M. Mario Morelra da Silva, venu à Fribourg pour le vernissage de l'exposition de l'artiste fribourgeoise Mme Anita M. Guidi, le 7 décembre dernier.



A gauche, M. Bovy, conservateur du Musée de Fribourg, de dos, Mme Mario Morelra da Silva, et quelques personnes de sa suite.

(Ci-dessous) L'artiste peignant parmi les Indiens de la tribu Urubu, au cours de sa dernière expédition en 1948.



TRANSPORTS FUNEBRES

TOUT ARTICLE DEUIL  
TOUTE FORMALITÉ  
SERVICE PERMANENT

AD. GENDRE - FRIBOURG

ARCADES DE LA GARE - TÉL. 2.39.95

indiens, à la civilisation millénaire, refoulés dans ces contrées où ils subsistent encore, par la poussée d'une autre civilisation, venue d'Europe. Le drame historique et fatal du destin des anciens autochtones passionna Mme Anita M. Guidi; poussée par le besoin de savoir et de porter secours, elle passa beaucoup de temps sous le climat des Tropiques, pénétra dans la jungle, capta la confiance des indigènes, fut témoin de leurs peines et de leurs joies, observa leurs mœurs. Elle soigna en Samaritaine avisée ceux que nous appelons « sauvages ». Par-dessus tout, elle ressentit les graves erreurs de notre civilisation à l'égard de ces peuplades primitives. L'ensemble des toiles de Mme Anita M. Guidi représente un travail de plusieurs années. C'est un émouvant témoignage artistique et documentaire, un magnifique effort philanthropique de compréhension humaine envers une culture antérieure de plusieurs siècles à la nôtre, avant qu'elle ne sombre définitivement dans les profondeurs ignorées de l'immense forêt vierge de l'Amérique du Sud. Exposition d'un intérêt artistique indiscutable, exposition documentaire aussi, la manifestation récente de la Galerie de l'Université était plus encore. Une leçon profonde et l'évidence du mépris qu'a professé pour l'héritage précieux du Christ « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » la race conquérante qui est coupable de la lente asphyxie de peuples qui terminent à notre époque un destin pitoyable loin des regards de l'homme moderne, au milieu du plus sauvage et du plus beau jardin botanique du monde: l'Amazonie. 120 toiles peintes en plein air, sur place, loin des commodités de l'atelier, autant de révélations de contrées et de types de cette Amazonie inconnue. L'exposition de Mme Anita M. Guidi sera organisée dans d'autres villes de Suisse; c'est un honneur que l'artiste a fait à sa ville de lui

en avoir réservé la primauté; un nombre considérable de visiteurs a témoigné de l'intérêt que cette exposition exceptionnelle avait suscité à Fribourg. Notons que les différentes expéditions de Mme Guidi ont été guidées et organisées par M. Caspar, collaborateur suisse de l'Institut Brésilien pour la colonisation nationale à Rio-de-Janeiro, qui a donné une conférence à Fribourg au début de janvier.

Une des peintures exposées: Indienne Tupy, de la tribu des Urubu. Le dessin sur le visage est fait avec le suc de la plante Uuruçu, et un « kiuaua » (peigne en bois décoré de plumes) orne la chevelure, longue, lisse et noire. Le collier et les boucles sont confectionnés avec des plumes de colibris et perroquets.



Auto-portrait de l'artiste et exploratrice, Mme Anita M. Guidi notre compatriote dont l'exposition à l'Université a connu un succès très vif et très mérité.

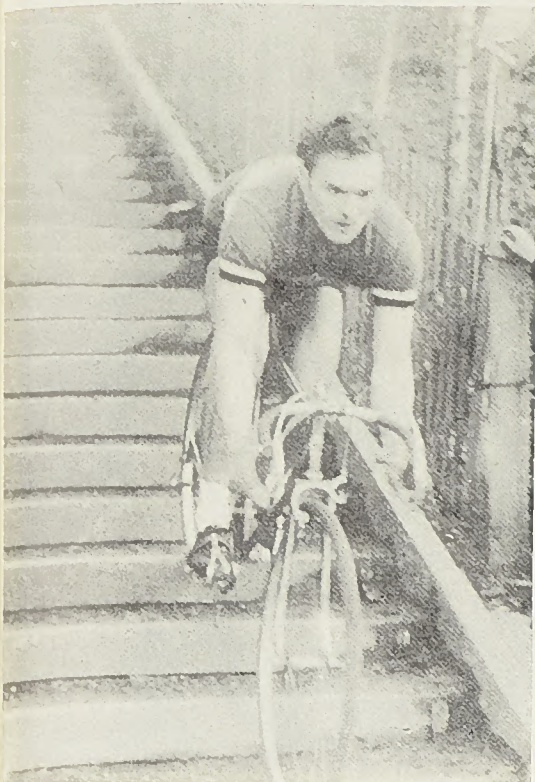


Vieux chantier pour les bateaux de l'Amazonie. Toile remarquable de perspective et de dessin.

# Cross country international

du 7 janvier 1950

(A gauche) Pierre Jodet, qui devait se classer second, fait une étonnante démonstration de l'art de descendre un escalier d'une différente façon que celle qui fut autrefois rendue célèbre par Cécile Sorel.



M. Roger Vuichard, le constructeur fribourgeois des cycles Rovic a pris une part prépondérante à l'organisation du cross international « Grand Prix Mosquito ».



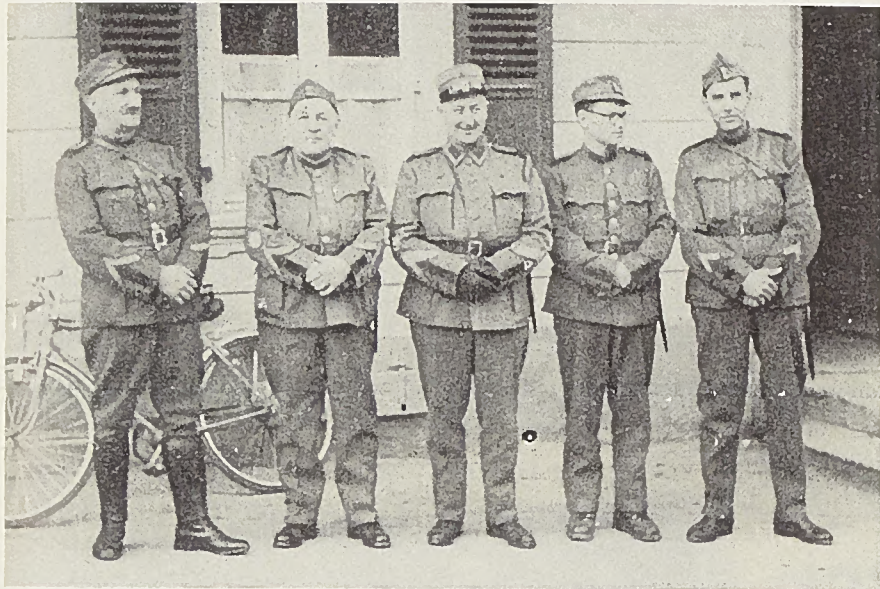
En tête, le coureur espagnol Cascales au sommet du Guintzet, qu'encourage le populaire M. Nadel de Pérolles, qu'on reconnaît parmi les spectateurs à gauche.

Photo ci-dessous: le tour d'honneur des vainqueurs, Roger Rondeaux et Pierre Jodet, deux coureurs parisiens réputés.

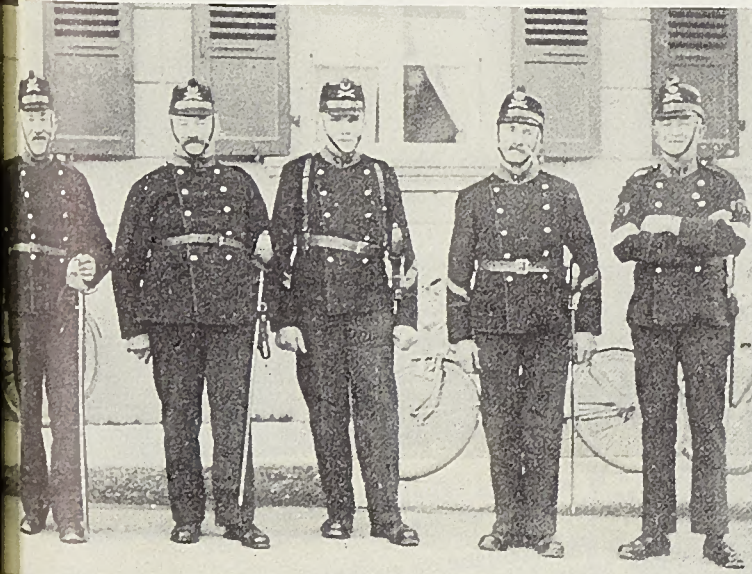
C'est une épreuve passionnante que le benjamin de nos Clubs cyclistes avait mis sur pied le 7 janvier dernier. Un public nombreux et fort intéressé assista à la lutte très dure qui se livra entre 40 concurrents dont la plupart étaient des coureurs de classe, et quelques-uns même de classe internationale. Au départ, les champions français Jodet et Rondeaux, les Italiens Toigi et Prina, l'Espagnol Cascales, et nos meilleurs spécialistes nationaux, s'alignaient. Sur cinq tours d'un circuit très accidenté, on devait assister à une splendide empoignade entre ces coureurs réputés. Jodet prenait bientôt la tête, mais fut rejoint au second tour par son compatriote Rondeaux, qui devait le lâcher irrésistiblement au dernier tour. Le premier cross international disputé à Fribourg, le fut par un temps magnifique, et c'est un succès mérité dont il fut l'occasion pour les hard's organisateurs.



## Sainte-Barbe des artilleurs de la Sarine



Le Comité cantonal des artilleurs de la Sarine. De gauche à droite: Brig. M. Brugger, de Belfaux, sgt. Challamel, de Fribourg, sot-major Gumy, de Rosé (président), chauffeur-art. Joye, de Fribourg et appointé Curty, de Fribourg.

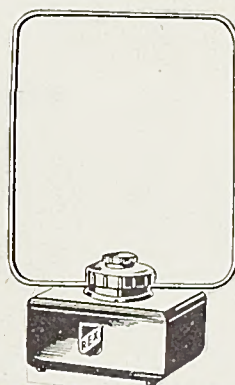


Le groupe des vétérans de la section: tringlot Louis Cuennet, de Grolley, tringlot Aimé Bulliard, de Rossens, appelé Oscar Schorderet, d'Arconciel, sot-Maj. Chapuis, de Lentigny, et brig. Alphonse Berset, de Matran.

Les artilleurs et soldats du train de la Sarine ont fêté joyeusement la traditionnelle Sainte-Barbe, en même temps que le 40<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de leur association, le 4 décembre dernier, à Prez-vers-Noréaz, où un cortège se formait à l'arrivée, emmené par l'énergique musique des artilleurs. Une conférence du capitaine de Weck réunit les participants, puis ce fut le dépôt d'une couronne au cimetière, et la messe dite par le cap.-aumônier Kœrber. Un nouveau cortège emmené cette fois par les fanfares de Prez et des artilleurs réunies conduisaient tout le monde à l'Hôtel de la Cigogne, où le banquet fort gai et bien servi enchantait les convives. Une toute belle journée, qui se prolongea tard, et qui restera un bon souvenir de plus pour les artilleurs de la Sarine...



Le cortège, musique en tête, à Prez-vers-Noréaz.

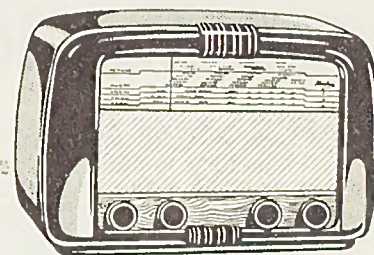


Le cadre antiparasite

### REX

Ecoutez Luxembourg,

Monte-Carlo sans parasites.



Radio neuf depuis  
**Fr. 10.-**  
par mois

## Radio-Kessler

# Embassy

CAFÉ - DANCING - BAR Rue St-Pierre 24, Fribourg

Tous les soirs de 21 h. à 2 h. **GRANDES SOIRÉES** avec le célèbre orchestre

● **GEO BURLAND** ●

Un dancing sympathique pour passer vos

**Fêtes de Carnaval**



Entrain  
Décoration  
Serpentins

Les 3 jours  
prolongation  
jusqu'à 4 h.

Entrées: Fr. 2.20  
Masques: Fr. 1.10

# UN GRAND MARIAGE A FRIBOURG



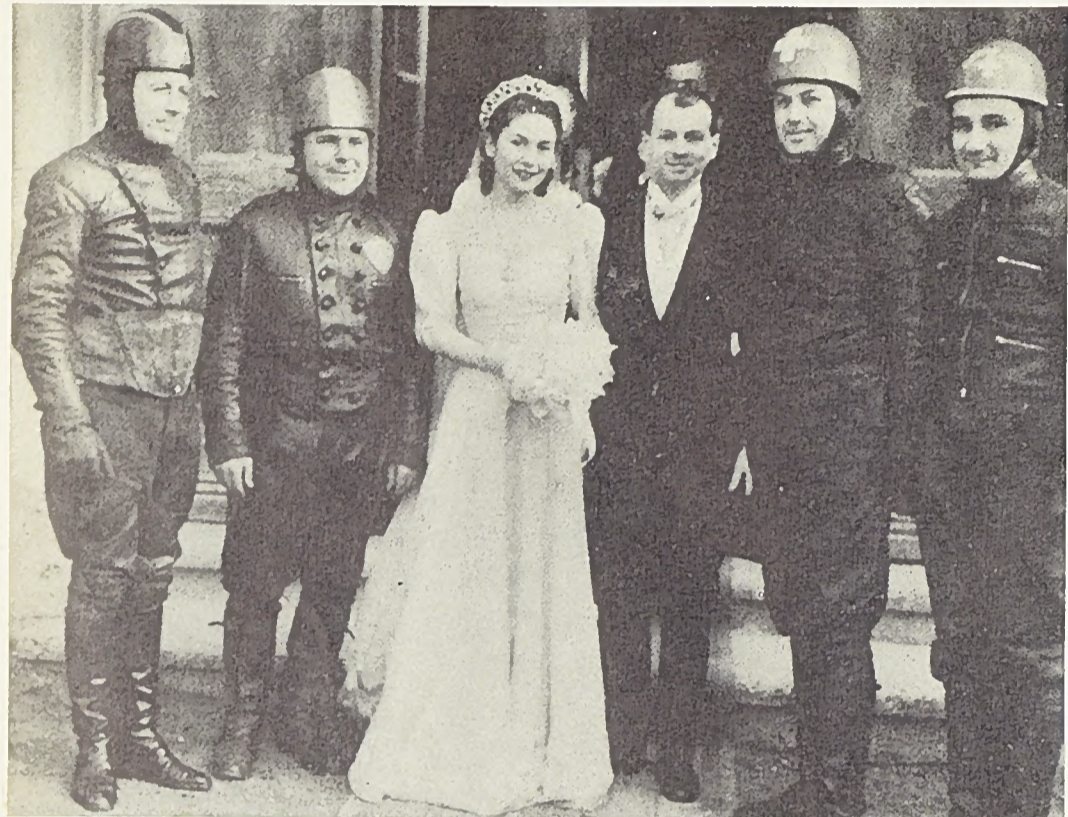
(A gauche)  
Mme Calderon, et  
Son Excellence M.  
Calderon, ministre  
d'Espagne à Berne.

(A droite)  
Mme J.-M. Musy,  
mère du jeune  
époux, et M. Bar-  
cedas, conseiller de  
Légation à Berne.

(En bas)  
A la sortie de  
l'Eglise, les mariés  
sont entourés des  
camarades de compé-  
tition de Benoit  
Musy: Cordey,  
Vidonne, Aeschli-  
mann et Haldimann

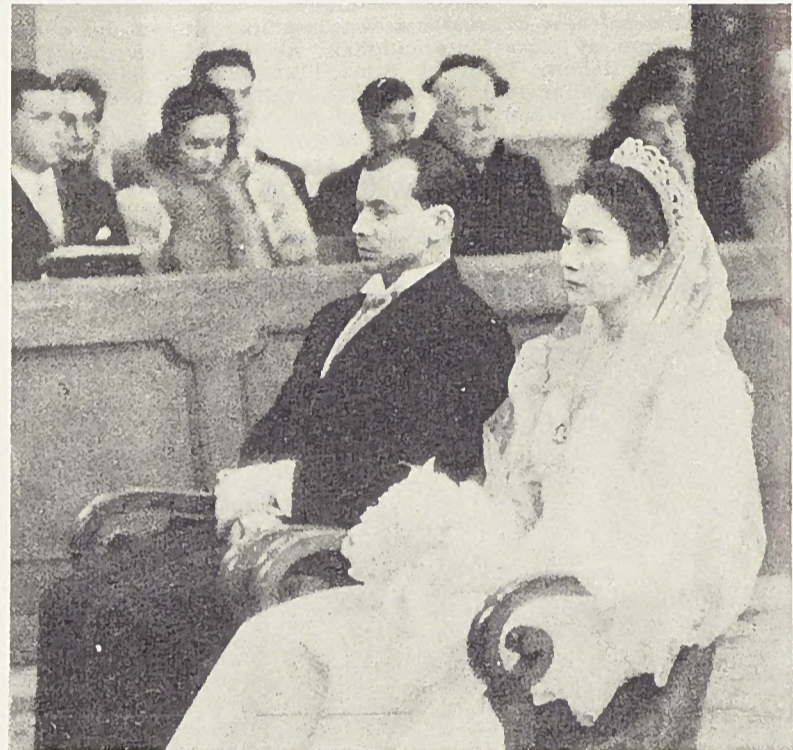


Son Excellence Mgr Bernardini, nonce du Pape, et les mariés  
à l'Eglise du Collège St-Michel.



Le samedi 14 janvier dernier, avait lieu en l'Eglise du Collège St-Michel, la bénédiction du mariage de M. Benoit Musy, fils de M. J.-M. Musy, ancien président de la Confédération, et de Mlle Consuelo de Heusch-Fernandez. Mariage très sympathique d'un sportif connu et aimé partout (M. Benoit Musy n'est-il pas un de nos bons champions motocyclistes?) et d'une jeune femme aimablement gracieuse. L'union des deux jeunes époux fut bénie par Son Excellence Mgr Bernardini, nonce du Pape à Berne. Une escorte d'honneur attendait les mariés à la sortie de l'Eglise, motos fleuries: les champions suisses Cordey, Vidonne, Aeschlimann et Haldimann, camarades de compétition de notre populaire coureur fribourgeois.

Une suite élégante d'amis et d'invités entourait les époux. Une journée d'ensevelissement printanier participait gentiment à cette fête de famille; un nombreux public assistait sur la Place de la vieille Eglise, à la sortie des époux, et les collégiens de St-Michel étaient groupés comme abeilles près des fleurs, autour des rutilantes Norton des champions motocyclistes suisses, équipés en tenue de course.



Une très jolie photo des mariés à l'Eglise.

5 courses - 5 victoires

## Roger Vuichard

donne la preuve de la qualité  
incomparable de sa construction

en

### TRIOMPHANT

avec Pierre JODET sur ROVIC

et

Roger RONDEAUX sur TIGRA

dans les

Cross Internationaux de

Berne - Estavayer - Montillier

Fribourg et Berne



Véritable banc d'essai du matériel

## R. VUICHARD

Constructeur

Agent régional du célèbre petit

moteur auxiliaire

### MOSQUITO



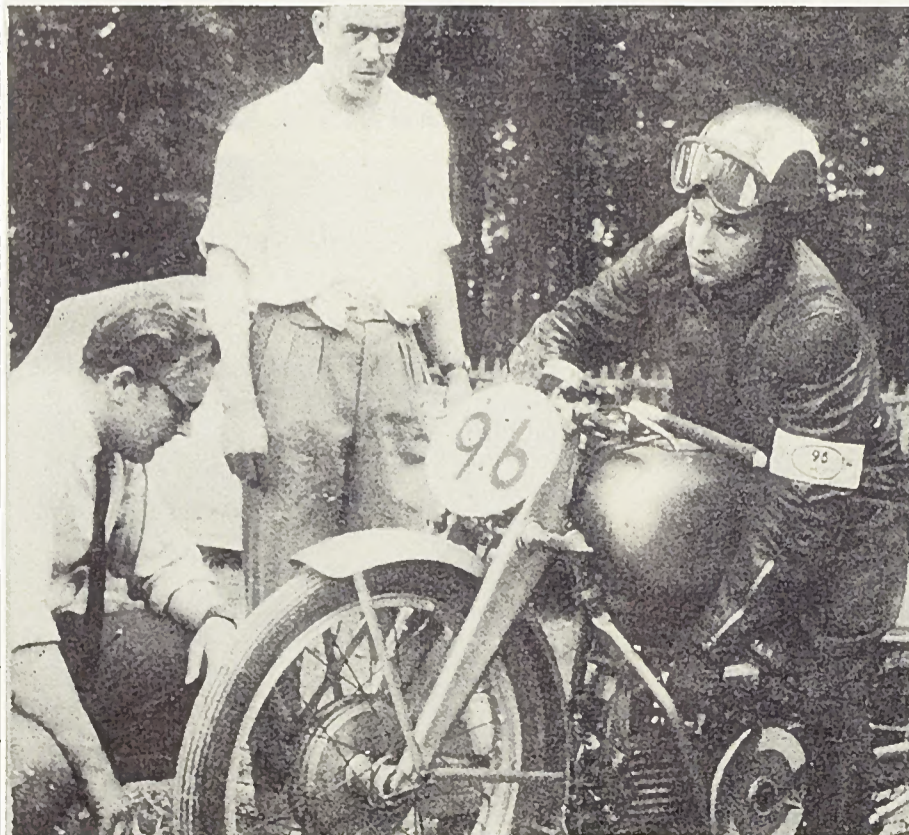
Route des Arsenaux 2

Tél. 2.18.67

## FRIBOURG



Mme et M. Pierre Musy, belle-sœur et frère du marié. On sait que M. Pierre Musy est lui aussi une belle figure du sport suisse, et qu'il est connu sur tous nos hippodromes comme un excellent cavalier et un estimé gentleman.



Une photo prise par Fribourg-Illustré au dernier Grand Prix de Berne: Benoit Musy se prépare à gagner la ligne de départ de la course 250 cm3, catégorie dans laquelle il est champion suisse.



Instantané à la sortie de l'Eglise. Au premier plan, M. Luigi Musy, frère du marié, et sa fiancée.  
En bas: Un autre instantané où on reconnaît à l'arrière-plan, M. et Mme Louis Blanc, Dr en droit, notaire à Bulle, et écrivain de valeur.





## Hotel de Fribourg

Maison de tout premier ordre

Restaurant français - Brasserie

Café - Pinte fribourgeoise - Carnatzet - Bar - Bonbonniere

Salles à disposition

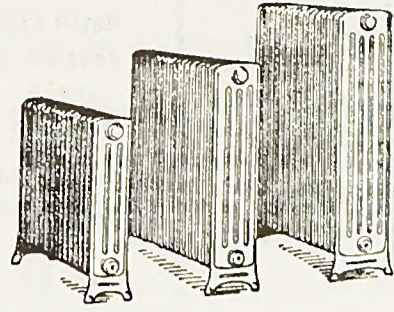
Aug. SPIESS  
Téléphone 2 25.22

La maison qui vous offre **le maximum de qualité** pour **un minimum d'argent**, grâce à sa fameuse formule du **23%**

RUE DU TIR 8  
TÉLÉPHONE 2 44 04

# Nussbaumer

## VETEMENTS



Pour toutes installations de  
**CHAUFFAGES CENTRAUX - BRULEURS AU MAZOUT**  
ainsi que

**INSTALLATIONS SANITAIRES**

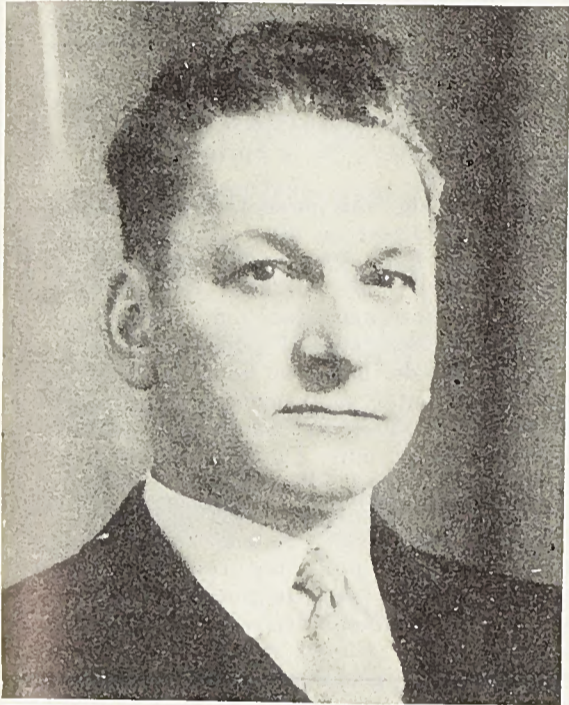
adressez-vous à la maison de confiance

## ALBIN BAERISWYL

Avenue St-Paul 13 Fribourg Tél. bureau 215 65

### M. Théodore Ayer

syndic de Romont,  
le nouveau président du Grand Conseil  
(Voir page 10)



M. l'Abbé Kœrber, présente le fanion à M. Perret, de Lovens, parrain du fanion, motocycliste valeureux, et bien connu. Derrière lui, la marraine, Mme Stucki, de Fribourg.

Le 3 janvier dernier, le Moto-Club de Fribourg faisait bénir son fanion en l'Eglise de St-Pierre. C'est au milieu d'un cercle très nombreux d'amis et de membres, d'une grande affluence de public, qu'eut lieu la cérémonie. C'est M. l'Abbé Kœrber, aumônier du Club, qui donna la bénédiction au nouvel emblème. Un repas réunit les participants au Richemont où les patrons avaient tenu à honorer leurs hôtes d'un menu excellemment préparé.

(Photo à droite) Le Comité du Moto-Club au complet.

### LE MOTO CLUB DE FRIBOURG bénit son fanion



### AVEC NOS APPRENTIS-CHAUFFEURS MILITAIRES

Le samedi 10 décembre dernier avait lieu à Fribourg, à l'Université la clôture des cours donnés aux futurs automobilistes militaires. Ce cours était dirigé par M. Freddy Baumann, fondé de pouvoirs à Fribourg. Il avait réuni une soixantaine de jeunes gens qui se sont déclarés enchantés des heures instructives passées ensemble, et qui ont témoigné de beaucoup d'application pour s'assimiler les données du cours.



**MESDAMES**  
Pour votre nouvelle coiffure 1950, une permanente à chaud, à tiède ou à froid s'impose; faites-vous conseiller au Salon de Coiffure

### LOUIS DEMIERRE

Rue Zähringen 94  
FRIBOURG

UNE COIFFEUSE DIPLOMÉE FÉDÉRALE est à votre disposition pour le choix délicat de votre coiffure personnelle

Tél. 2.25.88

Demandez un rendez-vous assez tôt, s. v. p.

### QUE DE GAGNANTS



DU NOUVEAU LE 4 FEVRIER  
100 000 FRANCS  
50 000 FRANCS  
20 000 FRANCS  
10 000 FRANCS  
ET 17 124 AUTRES LOTS

LOTÉRIE ROMANDE

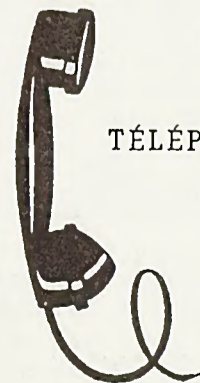
## L'IMPRIMERIE DES ARCADES

(A LA GARE)

### VOUS SERT BIEN

TOUS LES TRAVAUX POUR SOCIÉTÉS  
ADMINISTRATIONS - INDUSTRIES  
NOIR ET COULEUR

### PRIX - QUALITÉ



TÉLÉPHONE

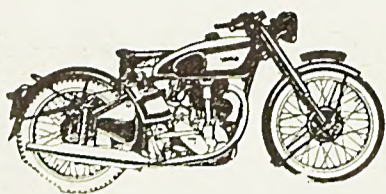
**2.38.94**

## Tout pour la moto

Norton  
Matchless  
Ariel  
Gilera

Motobécane  
T. W. N.  
Harley-Davidson  
Motosacoche

ainsi que l'invulnérable voiture  
DYNA-PANHARD



## Garage STUCKY

Avenue du Midi

La plus ancienne maison de la place, fondée  
en 1881. Agences des meilleures marques.

Tél. 2.38.00

Notre expérience  
dans les achats

Nos tissus de qualité

Notre service  
prompt et soigné

tels furent et restent les  
principes de la Maison

**CHAMMARTIN  
MULLER & Cie**

Marchands-tailleurs  
Chemisiers

Beauregard 24 - Tél. 2.12.60  
FRIBOURG

Vente de tissus au mètre

Depôt de la grande  
TEINTURERIE FRIBOURGEOISE



LA  
BÊTE  
DU  
GEVAUDAN

par  
Henry Pourrat

(Suite)

Un surnommé Bégou, de Pontajon, s'étant réveillé et ayant cru voir qu'il faisait jour, se leva. — Bien peu nombreux étaient ceux qui avaient une horloge, alors, sans parler de montre. — Il sortit sur la porte. Là, il reconnut que c'était la lune qui éclairait. Or, la nuit ne se passent pas les mêmes choses que le jour.

De sa porte, ce Bégou vit un homme, grand et velu, qui se trempait dans la rivière, puis qui en sortait, pour se jeter à l'eau de chef; et il en sortait encore. Bégou pouvait le bien voir, car la rivière, qui descend de Servièrès, passe assez près de sa maison. Tout ébahi, il regardait...

Ne reconnut-il pas, dans l'homme bourru, Antoine Chastel, le sauvage à tout poil qui avait ses eabanes sur le Mont-Mouchet, au dessus de ce Pontajon? Le curé Pourcher, qui a rapporté cette histoire avec beaucoup d'autres, par discrétion ne le dit pas... Mais soudainement, l'homme s'avisa qu'il était vu. D'un bond il sortit de l'eau, et il se trouva changé en bête. Cette bête s'élança vers Bégou. Ce fut avec une telle fureur que le pauvre eut à peine le temps de rentrer et de barrer la porte. La peur l'avait chaviré à un tel point qu'il faillit ne pas en revenir.

VI

Les gens n'ont peut-être jamais cru tout à fait ce qu'ils croyaient, ni bien su ce qu'il convenait de savoir de la Bête. Sa façon de ne craindre ni les fusils ni les fourches, d'échapper toujours et à tous, sa force, sa vitesse, son habileté quasi manuelle, sa subtilité quasi raisonnée, ses divinations sans doute visionnaires, tout cela répondait aux idées du pays : à celles que dans des siècles sans mémoire les paysans avaient formées eux-mêmes sur les loups-garous.

Oni, tout ce qui se rapportait aux idées qu'ils avaient soigneusement entretenues depuis des temps, des temps, entre eux et pour eux, les soirs, quand la porte et le volet de bois plein sont fermés sur eux, devant le feu qui se démine comme une étrange créature, puissante mais prisonnière, au fond de l'épaisse maison.

Il y a des hommes-loups : ils se sentent changés en loups, ils en prennent la forme, les appétits, les fureurs, au point que les vrais loups les respectent et ne les attaquent jamais. Ils reçoivent une peau de bête et le pouvoir de se changer en bête ; ils font un pacte, ils entrent dans la bande. Il y a une bande de sorciers et de mène-loups, et Dieu sait quelle œuvre de perdition elle mène au fond des campagnes.

C'était vrai, beaucoup plus que les gens de la ville ne pourraient aujourd'hui le comprendre. Une fantasmagorie venue du fond des âges, avant les chrétiens, avant les Gaulois, et exactement pareille à celles qu'on relate encore des pays noirs, ou jaunes, ou peau-rouge.

Mais inutile de parler de ces choses à ceux qui ne sont pas d'ici. Les loups-garous, la bande, que cela reste un mystère. Ce serait trop long, trop compliqué à expliquer. C'est même de sens trop vieux pour qu'on l'imagine.

Ce n'est pas du reste très clair. Pour certains la Bête a pu être un homme changé en bête. Pour d'autres, plus souvent, elle aura été vraie bête, mais manœuvrée par un mène-loup, par un sorcier. Derrière tout son fait il y a l'être qu'à peine on a consenti à nommer : Antoine Chastel.

Reviens l'hiver. On sait mal l'histoire de ces jours. Tout s'est passé alors au fond du Gévaudan, entre les gens du pays et la Bête, et ne s'est raconté que sous l'arbre du désert. Cent ans et plus, de vieux hommes l'ont répétée attisant d'un bâton brûlé le feu des veillées, et regardant devant eux à la fois ces choses sanglantes et les flammes dansantes. Mais peu à peu cela s'est perdu, comme au bout de la cheminée la fumée se perd sous la nue.

On sait seulement qu'au printemps tout repartit. Le 2 mars une petite de onze ans est égorgée dans le bois de Segeas, paroisse de Servièrès. Le 28, une autre à Darnes, le village où est né Jean Chastel.

En avril, le nombre des meurtres est triplé. Il redevient ce qu'il était aux plus beaux temps de la Bête. On peut toujours dire qu'un des louveteaux, qui, selon M. Antoine, était allé mourir dans quelque cave du bois des Chazes, au vrai avait préféré ne pas mourir. Crocs et ongles lui avaient poussé. Il s'égalait à son père. Mais les paysans du Gévaudan eroient dur comme fer qu'il n'y a eu qu'une Bête : la même tout du long de l'histoire, la dévorante. Et seuls ils pensent rendre fidèlement raison de tout ce qui s'est passé dans leur montagne.

Entre les carnages, il faut noter, au 16 mai 1767, non plus au Pépinet mais à Sept-Sols, celui d'une autre petite Denty. On se le rappelle le cadavre dépecé de la première avait bouleversé d'horreur tous les gens de l'endroit. A la maison, puis à l'église, au cimetière, c'avait été une explosion de gémissements, dans une pitié soulevée de révolte. Sept-Sols n'est pas loin du Pépinet, et cette petite Denty était peut-être cousine de la première. Se réveilla-t-il pour elle quelque chose de ce regret, de cette colère, de cette compas-

sion? Ce qu'il faut remarquer, c'est que pour la première fois on voit paraître le nom de Jean Chastel et de son fils Pierre au bas d'un des actes de sépulture sur le registre de la Besseyre, leur paroisse. Ils savaient écrire, ce qui est alors plutôt rare, — presque tous ces paysans ne peuvent signer. Et Jean Chastel était le plus notable des habitants. Cependant, jusque là, les parents des victimes ne leur avaient jamais demandé d'être témoins. Etaient-ils suspects? Les regardait-on comme faisant partie de la bande? Qu'est-il arrivé à ce moment-là? Quelle révolution d'esprits et de sentiments chez Jean Chastel? A-t-il témoigné qu'il fallait enfin arrêter ces carnages qui reprenaient plus fort? La confiance qu'on lui a faite a-t-elle achevé de lui changer le cœur?

A dater de ce 16 mai où la petite Denty de Sept-Sols a été égorgée, la Bête n'a plus eu qu'un mois et trois jours à vivre.

Donc à partir de la fin mars 1767, après une pause, puis une lente et sournoise reprise, tout recommença. Dans un rond de cinq paroisses : la Besseyre, d'abord, et Grèzes, Servièrès, Nozeyrolles, Saint-Privat du Fau. En huit semaines, vont être dévorés douze femmes ou enfants.

Pour les autorités il y avait de quoi perdre la tête. Elles envoyèrent de nouveau les sieurs Mercier et Courtois traîner des appâts sur les chemins et empoisonner minutieusement toute la montagne. Puis un jeune homme de dix-neuf ans, an des seigneurs du pays, décida de se mettre à la tête des chasses : le marquis d'Apchier.

Mais des chasses, on en avait tant fait déjà. Les peuples du Gévaudan voulurent autre chose. Depuis près de trois ans, ni M. Duhamel, ni M. Denneval, ni M. Antoine n'avaient pu détruire la Bête ; et elle se déchainait plus terrible que jamais. On ne savait plus à quel saint se vouer. On se voua à Marie. Une retraite fut annoncée où l'on prierait la Vierge, celle qui n'a jamais laissé sans secours ses enfants, tournés vers elle. Il y eut, — le souvenir en est resté — un grand mouvement de foi, d'espérance et d'amour. Le jour de la clôture fut jour de pèlerinage. Les paroisses allèrent en procession à la chapelle de N.-D. d'Estours. Elle est assise sur une haute échine de roche, au voisinage du château de Besque, qui était celui du marquis d'Apchier. On dit que l'église de N.-D. du Puy et les chapelles de N.-D. d'Estours et de N.-D. de Beaulieu sont trois sœurs. C'est-à-dire qu'elles ont un air de famille. Rudes et gracieuses, toutes trois, tenant de la roche et de la fleur, comme la montagne, avec ses choix de pierres sur les sommets d'herbe et ses fleurs de St-Jean, de St-Jacques, de St-Laurent, des autres saints de l'été, en rosaces rouges, roses, violettes dans le pâturage. Oui, il se dit que les ouvriers qui venaient de bâtir N.-D. du Puy, comme ils retournaient dans leur pays, chez les Espagnols, chez les Maures, avant de se séparer, s'arrêtèrent à Estours, sur une colline. Après avoir travaillé pour les gens du Puy, ils voulurent travailler pour eux ; faire là, de leur propre mouvement eux aussi, quelque chose pour Notre-Dame. Ils refirent donc en petit le sanctuaire bâti par eux au Mont-Anis. La vierge noire qui s'y trouve, comme celle du Puy serait venue d'Egypte et devant elle auraient éclaté en grand nombre les miracles.

Puis eut lieu un grand pèlerinage. Ce fut à N.-D. de Beaulieu, au pied du Mont-Chauvet et du Mont-Grand, dans ces étendues de gazon et de sagnes qui s'en vont vers le Mont-Mouchet. Le désert. Le vent passant, sa violence, sa froidure ; une herbe rude, à la rigueur du temps ; deux, trois arbres de maigre vie ; plus une maison. Mais tant d'espace : une pureté salubre venue du fond du ciel, sans s'être encore mêlée aux fumées, aux haleines ; tant d'air vif, et dans leur vive saison, tant de jaunettes, de gentianes bleues, de larges pensées d'Auvergne. Le silence, l'air qui afflue, les fontaines, et les fleurs, et les fleurs... Les gens de la montagne l'ont bien senti, que l'endroit était fait pour venir parler à la Vierge : à celle dont la vie fut aussi humblement cachée que l'anémone dans ce foin, mais aussi claire que l'eau qui court et que cet air sur l'étendue, à celle qui dès cette terre eut Dieu avec elle.

On vint donc au haut lieu, au bout de sa prairie. Les paroisses y étaient montées en procession encore, conduites par leurs curés. On chanta des cantiques, on fit brûler des cierges. La prière, il faudrait qu'elle fût toujours un acte filial d'affection, de confiance. Mais les cœurs sont faibles et distraits. De si peu de foi, au milieu même de la crainte. Chanter d'une voix fausse l'Ave Maria Stella, allumer ces cires de quelques liards, cela du moins les humains le peuvent. Dieu s'attend-il à beaucoup plus de ses pauvres enfants?

On était venu demander à Notre-Dame de délivrer enfin le pays de la Bête. On chantait, on priait. A l'offrande Jean Chastel fit bénir son fusil. Il fit bénir aussi trois balles. Les balles ordinaires ne peuvent rien sur la peau du loup-garou. Celles-là, c'étaient des médailles de la Vierge que Jean

Chastel avait fondues et coulées. — les médailles étaient de plomb, on les portait pendues à la ganse de velours du chapeau.

Depuis les commencements où le gentilhomme verrier l'avait vu avec ses fils dans les bois de la Bête, Jean Chastel avait déjà dû y aller bien des fois. Mais maintenant ce n'est plus une chasse, c'est un vœu. Un changement n'est-il pas venu sur lui?

On a dit qu'avec sa famille entière, — donc avec Antoine le mène-loup, — il a ce jour-là demandé à Dieu la grâce de mettre fin à ce fléau. On a dit aussi qu'il paraissait soucieux... Comme s'il savait jouer une partie aux ténébreux et terribles dessous.

En ce pèlerinage même fut concertée pour le vendredi 19 juin une chasse aux bois de la Ténazeyre. Il était reconnu que la Bête y avait établi ses quartiers depuis plusieurs jours. Avant les foins et les gros travaux on reprenait, aussi dur qu'on pouvait, la bataille. A ses propres dépens, le marquis d'Apchier organisait les chasses. Faute d'une direction, il avait vu échouer les unes après les autres les battues de nagnère. Peut-être s'était-il fait une petite promesse. A dix-neuf ans, il fut un homme : il sut concevoir, disposer, exécuter. Pour la chasse à la Ténazeyre, il eut trois cents batteurs et tireurs. Il disposa son monde au levant, du côté de Servièrès, en faisant investir de droite et de gauche une grande étendue de pays. Il avait placé chacun aussi avantageusement que possible ; et la Bête, sans pouvoir s'évader, devait être refoulée sur les chasseurs.

De fait lorsqu'elle eut été levée, elle fut poussée vers eux. Jean Chastel l'attendait sur la Sagne d'Auvert. Il lisait dans son livre d'heures les litanies de la Vierge. Il la vit venir. Il vit fort bien que c'était la Bête. Mais par un sentiment de confiance envers Notre-Dame, il voulut finir ses prières. Puis il ferma le livre, le mit en sa poche, plia ses lunettes, prit son fusil. Un genou en terre, il épaula, visa, tira. Et la Bête fut abattue.

« Bête, tu n'en mangeras plus ! » se serait écrié Jean Chastel. Les uns disent qu'elle fit plusieurs sauts en avant et en arrière, les autres qu'elle ne bougea presque pas... Tout de suite déboulèrent les chiens de M. d'Apchier qui la coiffèrent et la mirent à mort.

Ainsi finit la poursuite de trois années. Arrivé en moins d'une heure ce qui n'était arrivé en plus de mille jours. Au bois de la Ténazeyre, la Bête était venue droit sur Jean Chastel, comme au bois des Chazes elle était venue droit sur M. Antoine. Il y a de l'extraordinaire dans toute cette histoire. Jean Chastel avait pris son temps elle l'avait attendu.

On était accouru, au coup de fusil et au hurvari des chiens. Quel cri, quelles courses : tout le mouvement des plus proches propagé sur la chaîne des rabatteurs comme un souffle qui passe d'arbre en arbre sur la route. La Bête, c'était bien la Bête ! Et elle n'était pas un loup. Elle avait les oreilles taillées d'autre façon, les pattes plus larges, avec un crochet par derrière ; et les jambes de devant étaient beaucoup plus courtes que l'arrière-train ; le poil était rougeâtre ; enfin bien des choses n'étaient pas du loup. De grosse taille, énorme même, puisqu'elle pesait cent-neuf livres. L'extraordinaire était la gueule, de museau si allongé que l'écartement des mâchoires mesurait deux pans, quarante-cinq centimètres. Ces mâchoires de crocodile, quel coup de cisailles elles pouvaient donner, capable, d'un seul coup, de faire sauter une tête !

La Bête était morte. On la chargea sur un cheval, on la porta en triomphe au château de Besque. Le marquis d'Apchier envoya chercher le chirurgien de Saugues, et le chargea de l'empailler. L'autre, qui ne savait pas grand-chose, ne sut que retirer les entrailles et bourrer de la paille à la place.

Cela fait, on garda la Bête une dizaine de jours au château, pour contenter la curiosité d'une infinité de personnes qui venaient la voir.

Puis elle fut de nouveau chargée sur quelque bidet et Jean Chastel fit la tournée coutumière dans le pays. Lorsque des chasseurs avaient tué un loup, ils allaient le montrer ainsi, de porte en porte, dans les villages de pierraille égaillés sous leurs clochers à jour. Les femmes des fermes leur donnaient leur récompense d'œufs ou de lard, voire de liards ou de sous. Or cette tournée ne rapporta pas grand-chose. Trop de fois déjà des chasseurs avaient tué la Bête du Gévaudan. Les gens ne voulaient plus eroire que cette fois-ci fût la bonne.

Plus tard, les Etats de la province accordèrent à Chastel une gratification de quelques dizaines de livres. Qu'était-ce bien, en regard des dix mille livres touchées par M. Antoine ?

Jean Chastel avait espéré que le Roi, du moins, le récompenserait. Avec un domestique du marquis et la Bête, emballée dans une caisse, il était parti pour Versailles. On était au commencement d'août. La Bête, mal empaillée, tournait à une charogne. Lorsqu'on présenta à Sa Majesté cette dépouille et l'heureux chasseur, la puanteur fit reculer le Roi. Il dit alors à Jean Chastel que la Bête aurait dû lui être montrée à lui, le Roi, en premier... Puis il donna l'ordre d'enterrer la carcasse malodorante et il tourna les talons. Jean Chastel n'en eut pas, autre chose que ce rappel à l'ordre.

(Suite au prochain numéro)

### Pour les sports d'hiver

Skis, Patins, accessoires et vêtements.

Réparations et entretien par spécialiste.

Prix modérés.

## Schafer-Sports

FRIBOURG

Rue de Lausanne 21

Téléphone 2 40 82

# Si le linge pouvait parler...

il dirait, à coup sûr: « Je voudrais être lavé toujours à la lessive Péclard, pour que je puisse durer longtemps, pour que ma blancheur soit immaculée, parce que la douceur de ce produit et son grand pouvoir «lavant» conviennent admirablement à mon tissu qui ne souffre pas de manipulations longues ni de détériorations chimiques lentes».

Et la ménagère qui s'y connaît, elle qui peut parler, ne manque pas de dire quelle satisfaction elle éprouve par l'emploi de la lessive Péclard, qui lui procure un plaisir sans cesse renouvelé

➔ **par son emploi à froid**  
pour les tissus délicats dont elle ravive les couleurs,

➔ **par son emploi à chaud**  
pour le linge blanc, qui acquiert une fraîcheur incomparable.



Elle assouplit le tissu en le nourrissant. Pour un ménage de 3 ou 4 personnes, 2 grands paquets de lessive Péclard suffisent pour l'entretien du linge pendant un mois. La lessive Péclard est l'amie de la parfaite ménagère qui sait que c'est un produit qui convient à son linge.

**Dans les machines à laver modernes aussi, son emploi se révèle d'une efficacité étonnante.**

Ecoutez encore ce conseil excellent: pour obtenir un lissu parfait, adoucissez l'eau avec la soude à blanchir "**PEC,,**" 10 minutes avant d'ajouter la lessive Péclard dissoute à froid.

Et encore cet autre tout aussi utile: les savons "**LA BARQUE,,**" et "**LA GRENADE,,**" compléteront merveilleusement la lessive Péclard; ils peuvent servir, si la ménagère le juge nécessaire, au dégrossissage du linge. Les paillettes de savon "**AUTO,,**" peuvent aussi être employées dans ce but.

# LESSIVE PECLARD

**La ménagère qui l'emploie une fois n'en veut plus d'autre.**

Demandez-la partout.

Savonnerie H. & M. PÉCLARD - YVERDON

Nous avons le plaisir de soumettre à l'appréciation de nos lecteurs ce délicieux conte de notre collaboratrice Mlle Eléonore Niquille. Ecrit dans un style simple et plein de charme, il est une nouvelle preuve du talent si frais et si sensible d'une femme de lettres fribourgeoise, dont l'œuvre honore sa petite patrie.

## TOTOR-LE-JUSTICIER

ou le chevalier au parachute

par Mlle Eléonore Niquille

Nicolas était né sous le signe des enfants de lumière, mais comme il cédait aux tentations de l'argent, il en était puni par d'incessants et cruels mécomptes. Il en était venu à recourir à Shylock et à lui devoir une somme énorme. S'il ne pouvait la rembourser à l'échéance, il livrerait à Shylock une livre de sa chair vivante. Et l'abominable usurier avait stipulé que si Nicolas était trop maigre pour fournir une livre de chair, ce serait le cœur de Marion, sa femme, qui ferait l'appoint. Et Marion avait accepté, parce qu'elle aimait Nicolas, et Nicolas avait accepté, parce qu'il était le prisonnier des circonstances et, aussi, parce qu'il était inconsidérément optimiste.

Or, de désappointement en déception, Nicolas, qui n'était pas fait pour se mesurer aux requins de la finance, en était devenu si bête et maigre de souci que le plus habile découpeur n'eût pu trouver sur lui la livre de chair mise en gage. Et l'échéance approchait, et Marion pâlisait silencieusement, chaque fois que ses yeux tombaient sur le calendrier.

C'est alors que les deux commensaux du couple, Barbichet le terrier écossais noir, et Totor, le matou, noir lui aussi, complotèrent pour sauver leurs amis. Mais comment trouver tant d'or pour rembourser ce patibulaire Nez Crochu ?

— Innocents ! Mais chez la Baba Iaga, \* la sorcière de la forêt des Loups Garous ! suggéra un choucas qui lustrait ses plumes sur le toit, au-dessus du balcon où les deux compères délibéraient. Elle recèle des trésors fantastiques ! D'ailleurs, elle peut en susciter à volonté : elle n'a qu'à toucher son talisman, la longue goutte qui lui pend au bout du nez, sans jamais tomber, sauf si elle gèle. Elle dit...

Le reste se perdit dans un battant d'ailes précipité, car un épervier — était-ce le hasard seul qui l'avait amené là à point nommé ? — fondait sur le choucas imprudent. Mais le choucas échappa en se coulant dans la fente d'une poutre.

— La sorcière de la forêt des Loups Garous ! réfléchit Totor, je vais aller y voir.

Casse-cou, fantaisque, coureur, vaurien, chapardeur et blagueur éhonté, au demeurant le plus câlin, le plus facétieux des matous, et rusé à rendre des points à Goupil, Totor passa aussitôt à l'exécution. Une équipe de sept pigeons, de trois merles et d'une foule de petits oiseaux que Marion nourrissait sur son balcon se proposèrent pour assurer la liaison entre les conjurés, du bois des Loups Garous où Totor opérerait jusqu'à l'appartement de Nicolas et de Marion, où Barbichet monterait la garde et, au besoin, sauterait aux grègues crasseuses de l'usurier.

Totor s'en alla donc rôder dans les parages de la hutte mal famée de la Baba Iaga-Carabosse. Comme chacun le sait, cette hutte est juchée sur des pattes de poule. Un filet de fumée sortait de la cheminée de guingois.

— Miaouououou..., miaououou...

Totor filait sa voix la plus cajoleuse, la plus impérative aussi, car se disait-il, les femmes, ça aime toujours qu'on leur fasse un peu violence. Mais rien ne bougea.

Il alla, lui le dégoûté, jusqu'à se frotter contre la porto déjetée, au risque de se roussir les poils. Une odeur bizarre, atroce s'échappant de l'huis mal clos vint offenser son nez délicat : corne brûlée ? peau de bouc grillée ? Pouah ! Qu'est-ce qui pouvait bien mijoter dans le chaudron de la mégère ?

Impatient, notre intrépide sauta sur le toit où une grosse touffe de joubarbe mettait sa note jaune vive. En cassant deux de ses précieuses griffes, Totor parvint à se jucher sur la cheminée pour regarder dans la cuisine. Il était précieusement agrippé au rabat-vent, quand les poils de son dos et ceux de sa queue se hérissèrent, conscients d'une horrible et gigantesque présence. Et Totor aperçut la sorcière près de lui. Elle grandissait, grandissait, devenait aussi haute que sa maison. De sa serre malpropre, elle cueillit le valeureux par la peau du cou. Totor vit les yeux chassieux, petits et ronds comme des boutons de bottines et luisants comme braise, une bouche d'ogresse où deux longues dents en forme de mousolées faisaient comme un porche où le pauvre frémissait de se voir passer. Et surtout, surtout, il vit le nez à corbin, verruqueux, au bout duquel pendait, énorme, fatidique, le talisman, la goutte d'ou où la sorcière tirait toute sa vertu.

La vue de cet objet magique, plus enchanté qu'enchanteur, ranima les esprits quelque peu égarés de notre ami. Il se maîtrisa, parvint à rouler des yeux amoureux, cligna de la plus friponne façon et, tout suspendu qu'il fût encore, proféra un miaou incontestablement viril, aussi prometteur que quémendeur.

La Baba Iaga ne put s'empêcher de rire de tant de valceuse impudence. Elle cessa de se gonfler, revint lentement à sa taille normale, et Totor, posé enfin à terre, n'eut plus devant lui qu'une affreuse vieille, bossue, brachaigne et baroche, dont le regard, pour aigu qu'il restât, marquait de la narquoiserie. Il s'ébroua gaillardement pour remettre ses poils en place, lissa sa moustache d'un geste cavalier, arqua gracieusement son dos et releva sa queue d'un air conquérant.

— Qu'est-ce que tu faisais là, à m'espionner, chenapan ?

La Baba Iaga nasillait tellement que le chat avait de peine à la comprendre.

Totor affecta soudain de perdre contenance, se tortilla, baissa les yeux comme un Romeo de village, piétina sur place de l'air d'un timide qui se fustige pour s'encourager et, comme les timides, sauta dans une déclaration à brûle-pourpoint :

— Ma beauté, bredouilla-t-il... avec une confusion admirablement feinte, ...j'espérais... oui, ...enfin, j'espérais vous surprendre dans votre bain !...

\* La Baba Iaga occupe dans les contes russes une place équivalente à celle de la fée Carabosse dans les contes français.

— Ah !... oh ! minauda la vieille horreur squelettique, brulant d'émotion ses fanons de vache centenaire, voyez-moi ça ! Petit polisson, va ! Voyez-moi ça ! Héhé !...

Totor n'osait en croire ses oreilles : ça avait mordu ! Décidément, il n'est d'appât trop grossier ! Il leva ses impudents yeux verts et arquant encore plus son dos, s'approcha galamment des tibias bancals.

— Ma reine, ronronna-t-il, l'œil levé, extatique, tout illuminé intérieurement par l'espoir de tenir la victoire.

— Au fait, nasilla la sorcière, ses yeux vairons détaillant les formes amènes du jeune matou, tu n'es pas vilain à regarder ! Et puis, tu pourrais m'être utile. Tu sais attiser le feu ?

Jusque-là, Totor, le sybarite, s'était contenté de se prélasser aux feux allumés et entretenus par d'autres, estimant que l'agrément de sa compagnie payait, et au-delà, toutes les gâteries.

— Et puis, tu es chaud ! Ça sera bon pour mes rhumatismes. On couchera ensemble !

Totor, était brave, nous l'avons dit, et notre récit l'a prouvé, mais à cette proposition, il frémit. Sa fourrure profonde que Marion brossait, et que le plein jour irisait serait envahie par la vermine de l'horifique grabat, sa tendre chair lardée de piqûres ignobles. Mais quoi, il faut ce qu'il faut, se dit ce stoïque et, avec l'élégance du vrai courage, il coula un regard enivré vers la sorcière.

— Pour être auprès de vous, ma beauté, reine de mes nuits, que ne ferais-je !...

Un haut-le-cœur interrompit ce beau début, noieit le regard qui se voulait blanc d'extase : un pou énorme et pâle venait de s'échapper de la jupe grailonneuse et se coulait dans le panache de la belle queue. Totor avala péniblement sa salive, attendit la piqûre qui ne tarda pas et reprit son cantique des cantiques pour cette Sulamite de eour des miracles.

— Pour vous, ma fée, je puis d'une patte creusée en coupe, recueillir sous la lune les gouttes scintillantes de la rosée nocturne, imiter au sommet du peuplier les cris de la femme en gésine, ou bien vous bercer d'une gracieuse sérénade où ma voix rivalisera de blandices avec la plus ensorceclante des chanterelles, je puis...

— C'est bon, c'est bon ! On verra, Tu as de la flamme, au moins, tu pourras... Oh ! mais, par la fressure de Merlin, mon maître, s'agit de pas laisser brûler mes philtres, ni de les laisser refroidir ! Viens, entre, tu souffleras sur le feu ! Sais pas ce qu'il y a aujourd'hui, ça tire mal !

Totor revint les yeux angoissés de Marion, son pâle petit visage triangulaire, la haute stature maigre de son beau Nicolas. Il pénétra donc dans la hutte sur les talons éculés de la Baba Iaga dont le jupon érassé et effrangé balaya en passant les débris qui jonchaient le seuil.

Le matou ne fut pas long à s'apercevoir de toute la malaisance où se complaisait la mégère. Aux amoureux qui lui demandaient un charme pour se faire aimer, elle donnait des philtres qui exacerbaient leur propre passion, la rendait si forcenée qu'ils en devenaient insupportables. Les malheureux finissaient par la folie ou le suicide ou encore par l'assassinat. Totor se mit en devoir de brûler le jeu de la maléfique. Il versait à la délaissée des philtres d'oubli et de clairvoyance. Il lui murmurait : « Idiote, tiens-toi pour bien heureuse d'être débarrassée de ce poivrot hoquetant et de son odeur de mégot froid ! T'aurais été bien avancée d'en avoir des mioches mi-crétins, d'être battue et de crever de faim et de froid pendant qu'il aurait fait son pilier d'auberge ! » A l'ambitieux prétendant d'une richarde, il ricanaît : « On dit que l'argent n'a pas d'odeur ! Faut croire qu'il a un parfum bien entêtant pour qu'il soit capable de masquer qu'ils sont punais dans cette famille ! Tu seras vraiment bien heureux d'avoir tous ces parfums d'Arabie flottant sur ton oreiller ! »

Entre temps, notre apprenti sorcier fouinait dans l'abjecto cahute encombrée de chaudrons enroulés de suie, de fioles visqueuses et de débris puants : débris de serpents, de erapauds, de boucs et mille autres incongruités dont la nomenclature complète et véridique risquerait de soulever le cœur des lecteurs délicats. Mais, hélas, rien qui ressemblât à un trésor ! Et, à y bien réfléchir, se dit l'avisé, que ferait-elle d'un trésor ? Elle a la puissance, le talisman qui suscite tout ce qu'elle désire ! Le chat avait remarqué que, lorsque la sorcière souhaitait quelque chose, elle touchait sa goutte de son index érochu, en marmonnant. Après maintes observations, il parvint à reconstituer le début de l'incantation :

« Goutte, goutte, ma mignonne,  
Aux philtres que je mitonne.  
Donne, de par Belzébuth,  
Efficacité, vertu !  
Goutte, goutte, je t'adjure  
Par les tripes et la fressure  
D'Astaroth et du Grand Bouc... »

Si je pouvais la toucher, moi aussi, se dit Totor...

Sous couleur de pousser une bûche sous le chaudron, il s'approcha, puis il feignit de perdre l'équilibre et de se raccrocher au hasard et, d'un geste rapide, jeta sa patte vers le nez où pendait et brillait au feu la goutte opaline. La Baba Iaga n'eut pas le temps de se garer. Totor, lui, éprouva la commotion terrible d'une décharge électrique et vit briller des chandelles de quoi éclairer toute une ville.

— Tu peux pas faire attention, maladroite, bougre d'empoté, gibier de gouttières, glapit la Baba Iaga, dont la première éducation avait dû être très négligée, car elle glissait à la vulgarité à la moindre émotion. Mais elle avait l'air encore plus effrayée que furieuse, remarqua Totor, tandis qu'il tenait comiquement en l'air sa patte commotionnée.

Oh ! ma beauté, fit-il papillard, excusez ma balourdise, j'ai craint de choir dans le feu !

— Tu m'as fait peur, grogna-t-elle, équivoque. Puis, avec précaution, elle approcha son index, crochu et noir comme un sarment, pour s'assurer de la présence de son pendentif précieux. Rassurée, elle eut un sourire de casse-noisette, et la goutte, balancée, effleura son menton remonté à la poulaine.

Ce soir-là, Totor, fort perplexe s'en alla rêver sur le toit. Le malheureux était parcouru de tressaillements, dévoré qu'il était par la vermine pour qui sa chair grasse et fraîche était une aubaine sans pareille après la carcasse rance de la sorcière. Les jours passaient, et notre ami n'avait pas encore trouvé le moyen de sauver ceux qu'il aimait. Le regard perdu, il ne voyait pas les virevoltes piaillantes des chauves-souris ni ne prenait garde au chat-huant qui ululait dans un orme au bord de la rivière. Soudain, il perçut un vol feutré et rapide, et une jolie chouette vint se poser près de lui pour dépecer une souris. Elle jeta un regard circospect. Était-ce ses affluents Marie Stuart qui lui donnaient cet air emprunté ?

— Monsieur Totor, chuchota-t-elle, vous offrirai-je un quartier de ma venaison ?

Mais Totor était de mauvais poil, à bout de fadaises galantes, et puis le genre Marie Stuart, c'était pas son type. Il ne broncha pas.

Monsieur Totor, insista la petite chouette, timide, ça presse. Le pigeon NKW 3 avait un message urgent à vous transmettre de la part de M. Barbichet, mais il faisait trop sombre pour lui, alors c'est moi qui suis venu.

Totor immédiatement fut tout oreilles.

— Excusez-moi, Madame, ou Mademoiselle, j'étais distrait, préoccupé, vous disiez...

C'est le choucas qui a donné le renseignement à M. Barbichet. Le pigeon me l'a répété. Comme je ne comprenais pas, je l'ai appris par cœur. Voici : « C'est gelée qu'il la faut prendre. Autrement impossible. » Voilà, c'est tout.

Totor fixait toujours la nuit devant lui, mais ses yeux étaient devenus phosphorescents. Soudain, sémillant, empressé, il se tourna vers la petite chouette qui baissa les yeux et ressembla encore plus à une pensionnaire empruntée.

Merci, ma belle, merci ! Vous êtes une adorable petite chouette ! Une chouette petite chouette ! Croyez bien que si nos races étaient plus voisines, je saurais reconnaître...

La chouette Marie Stuart dodelina dans ses guimpes en roulant les yeux.

Monsieur Totor, susurra-t-elle...

Mais Totor levait une patte impérieuse et déprécative. On grognait là-dessous.

C'est fini ce lyrisme à la lune ! Non mais des fois ! Tu sais bien que j'ai froid aux pieds, Totor !

\* \* \*

Le lendemain matin, il faisait froid. Le brouillard de la rivière avait givré les arbres. On était à l'avant-veille de l'échéance terrible. Les pigeons, inquiets, vinrent annoncer que Nicolas était alité par une faiblesse extrême. La veille, il avait couru la ville comme un désespéré pour trouver des cautions ou tenter de faire prolonger le bail. Shylock s'était montré intraitable. En rentrant, Nicolas s'était trouvé mal, et Marion, à son chevet, avait pour le soigner les gestes d'automate d'une femme plus morte que vive.

Tandis qu'il écoutait le rapport du pigeon, Totor fut frappé du silence insolite qui régnait dans le bois : la source s'était tue, prise par la glace. Quand il rentra, la Baba Iaga le houspilla de s'être attardé au-dehors, au risque de laisser tomber le feu. Elle avait suscité un tas de bûches et le chat n'eut de cesse que la hutte ne fût à température d'été.

Venez voir comme les arbres sont beaux sous le givre, fit-il de sa voix la plus engageante, pour attirer la sorcière à la porte et faire geler le talisman. Mais cette seule proposition la fit se tapir, effrayée, au plus près du brasier. Le feu dansant projetait dans la cheminée et sur les murs l'ombre fantastique, toute en bosse et en nez. Elle resta ainsi rechugué.

— Si ça dure, finit-elle par grogner, le menton aux genoux, faudra renouer au sabbat !

Oh ! protesta Totor, renoncer au grand sabbat de l'année magique, au bal dans la clairière des Bois Brûlés, où je rêvais de vous accompagner dans tous vos atours, sur le balai-palefroi ! vous y auriez été reine, et j'aurais assisté à votre triomphe !

Ben sûr que c'est enquiinant ! Mais tu t'imagines pas pourtant que je vais me geler... le nez...

Elle s'interrompit, mécontente d'en avoir tant dit et reprit ses hargneuses ruminations de vieille ourse.

Dans l'après-midi, toutefois, comme Totor était assis dans le pré à guetter une taupe et à attendre l'inspiration, le vent tourna au sud. Un rayon pâle se glissa entre les brumes. Il était insidieux ce rayon. Bientôt la parure givrée des arbres coula comme un maquillage. La source babillarde se libéra de sa pellicule de glace et reprit ses chansons pour les fauvettes et les bouvreuils qui se lustrèrent les plumes sur les buissons de prunelliers.

Et dans la hutte, la sorcière s'affaira à sa toilette. Totor assis sur le seuil et qui digérait laborieusement sa taupe élabora son plan pour la nuit. Soudain, il dut avoir trouvé quelque chose s'éclairait dans sa frimousse triangulaire et longtemps soucieuse. Il s'étira, hailla à fond de gueule, fit quelques pas vers la mare puis, sous le couvert des haies vives, il fila vers le bois. Sur le premier chêne, l'un des sept pigeons montait la garde en permanence. Totor le dépêcha Barbichet :

Shylock renoncerait-il à la livre de chair et à tout créance sur Nicolas si on lui procurait le talisman fabuleux de la Baba Iaga, la goutte qui, une fois gelée, ne pourrait plus jamais fondre ? Si oui, il fallait qu'il se trouvât cette nuit même, sur le coup de minuit, sur le glacier des Alberges, Totor y ferait dévier le vol du halai ensorcelé. En survolant le glacier, la goutte gèlerait, Totor la casserait et la ferait tomber. A Shylock de la repérer et de s'en saisir, quand elle descendrait, telle un acrolithe, à la clarté de la lune.

Très pénétré de l'importance de son message, le pigeon



partit comme une flèche lancée dans le couchant, et le soleil n'avait pas encore disparu qu'il était de retour :

Shylock avait accepté l'échange en ricanant. Sans doute, supputait-il que la puissance du talisman lui donnerait par surcroît le moyen de satisfaire sa cruauté. Mais le malfaisant filou avait compté sans Totor, plus rusé que le plus matois des renards de renardie.

En attendant, notre justicier, rendu nerveux par l'attente des événements et aussi par la vermine qui grouillait dans sa fourrure et le faisait intervenir d'une langue rageuse, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, Totor, doué eut besoin de soutenir sa constance par la perspective de la délivrance proche. La sorcière achevait sa toilette : elle passa une sorte de tunique raide de crasse, parsemée de langues de feu. Avec une complaisance évidente, l'artiste y avait peint au naturel des cortèges de priapées et des scènes de la nuit de Walpurgis. De quoi faire rougir un singe, pensa Totor qui, sans être pudibond, certes, avait la réserve de ceux de sa race.

— Comment tu me trouves, comme ça, mailla l'indécente horreur, se trémoussant lascivement sous la tunique fendue ? T'es bien taciturne, ce soir !

— Reine du sabbat, fit Totor avec une révérence et un grand geste de panache de sa queue, dans le style marquis, je vais voir à préparer le balai-palefroi et attendrai votre bon plaisir.

Un souci venait de le tracasser : comment faire tomber à point nommé la goutte magique s'il se trouvait en croupe de la sorcière ?

Il sortit. La nuit se faisait, merveilleusement bleue et profonde, la nuit de Noël. Les abîmes nocturnes rayonnaient, parcourus qu'ils étaient par des cohortes d'anges. Les étoiles clignaient faiblement et paraissaient plus lointaines encore obnubilées par toutes ces clartés voyageuses des anges patrouilleurs.

— Oh ! par les cornes d'Astaroth ! J'en perds la vue, glapit soudain derrière lui, la sorcière qui était venue sur le seuil.

Totor comprit et joua son va-tout.

— Ma reine, vous éblouissez ! Mais il ne sied pas qu'en cet appareil vous guidiez vous-même votre balai-palefroi ! Permettez-moi de vous servir de cornac ! Notre arrivée en aura bien plus grande allure. Et puis, faut pas fatiguer vos yeux. Ils doivent conserver leur éclat de braise pour le bal de Messire le Pied Fourchu. Permettez...

Et, avec une aisance cavalière, Totor rabattit sur les petits yeux noirs en boutons de bottines un pan du brocart oxydé qui s'enroulait en turban et emprisonnait quelques-unes des mèches rétives.

— Hahaha ! chevrotait la Baba Iaga, flattée que tant de galante sollicitude s'imposât à elle avec cette virile autorité. Mais... où as-tu passé, mou joli ?...

Totor avait en effet plongé dans la lutte obscure. Il en ressortit avec le parapluie de la sorcière, un vieux débris effrangé et roussi comme une chauve-souris antédiluvienne, mais dont la carcasse, il s'en était assuré, tenait bon.

— Ça vous protégera la vue, dit-il d'un ton pénétré.

En réalité, le matou comptait se servir du parapluie en guise de parachute.

— Tu es parfois distrait et rêveur, mais souvent avisé. Je penserai à te donner de l'avancement, susurra la Carabosse, en levant le menton avec importance, ce qui mit la goutte en branle. Mais c'est l'heure ! Allons à cheval. J'y vois juste encore assez pour nous mettre en route. Tu vois, je monte en spirale... Dès que nous aurons pris de la hauteur, nous filerons vers la clairière des Bois Brûlés, en remontant le val du Rio Perdu. Je te passerai alors le manche. Oh ho ! par les délices infernales, mes yeux me brûlent déjà, que j'en suis quasiment aveugle. Tiens, prends !

Totor n'attendait que cela. Il s'agrippa au manche du balai-palefroi, opéra en douce un virage de quelque 52°, prit de la vitesse et...

Tout ce qui suivit fut rapide comme un songe. Empêtrée dans ses brocards, la sorcière, grisée par le grand air, somnolait. Elle trouvait bien le vol un peu tumultueux, mais le cornac était novice ! Quand elle perçut le froid, c'était trop tard : sous leur vol, le glacier déroulait déjà ses lividités fantômes. Ça et là, un bloc de glace acrochait le scintillement d'un rayon au passage d'un troupelet d'anges, la clarté tremulante d'une étoile perdue au fond des temps.

— Mais, mais, hoqueta la Baba Iaga...

Elle parvint à soulever le bandeau de ses yeux et ne reconnut pas les lieux. Tourné vers elle, Totor vit que la goutte gelée s'irisait. Sous eux béait le précipice. D'un coup précis, le chat brisa le glaçon magique, et le talisman, décrivant une parabole, se dirigea vers la terre.

Et Shylock qui guettaient aperçut un aéroлите merveilleux qui descendait vers lui. Il se mit à courir, la tête levée vers

le ciel, les pans de sa lévite battant comme les ailes d'un grand corbeau. Ainsi courent les enfants en automne, quand les feuilles tombent en tourbillonnant du sommet des arbres, ces feuilles qui, captées au vol assurent un jour de joie ! Et l'aveuglement de la cupidité était tel que Shylock avançait, inattentif au sol. Et si bien calculé était l'élan de Totor, que le talisman entraîna l'usurier sur un pont de neige fragile. Le pont se brisa comme verre, et la goutte maléfique et son poursuivant roulèrent dans l'abîme.

\* \*

Sur ses courtes pattes de terrier écossais, Barbichet, lui aussi avait peiné en valeureux à suivre Shylock dans les sentiers de la montagne puis, sur les pistes meurtrissantes du glacier. Il voulait tout voir de ses yeux, assister au châtiement pour être sûr de la délivrance. Il trottina donc, stoïque, les pattes bientôt en sang. Ses sourcils embroussaillés et sa barbichette tout blancs de givre lui faisaient un masque de dragon chinois. Quand il tombait dans des soufflés, il en ressortait en secouant une toison imaginaire. Peut-être, à la faveur du paysage enneigé croyait-il réalisé son vieux rêve, peut-être allait-il se retrouver borzoi des neiges aux longues pattes véloces qui avalent l'espace ?

Ainsi Barbichet, sidéré, avait-il vu choir la goutte magique, et Shylock courir vers le point de chute et s'abîmer avec le talisman perdu à jamais.

Ne sachant comment manifester son enthousiasme, Barbichet leva la patte et arrosa l'abîme. Et, ô merveille, on entendit éclater et fondre les débris du glaçon maudit. Interdit, Barbichet se remit sur ses quatre membres et se pencha sur le gouffre pour voir, quand une voix aérienne, inenfermablement chantante et douce se fit entendre :

— Merci, mon gentil Barbichet. J'avais justement quelque peine à me tirer une larme pour faire fondre ce méchant talisman. Tu y as pourvu. Merci !

Le terrier leva la tête et, dans un halo de lumière, il vit un ange ravissant qui lui souriait comme Marion lui souriait parfois, quand il l'avait particulièrement émue par une gentillesse. Et l'ange battit des ailes, ce qui fit un bruit de feuillages sous la brise. (C'est la façon des anges d'applaudir, car vous pensez bien qu'au paradis on ne tolérerait pas les frénétiques coups de battoir qui sévissent dans nos salles de spectacles et de concerts !)

Barbichet sentit son cœur se gonfler d'une grande fierté heureuse. Il était abominablement vain de l'approbation de l'ange. Et, comme le Ptérophore s'était envolé, il s'éloigna en cambrant ses mollets, bien que cela rendit encore plus cuisantes ses courbatures.

Mais et Totor ? Qu'en était-il advenu du valeureux justicier, son frère de lait chéri, perdu là-haut dans les abîmes vertigineux de l'air ?

Comme si on prenait jamais Totor sans verd !

La Baba Iaga, privée de son talisman maléfique, était aussi impuissante qu'une vipère à laquelle on a arraché les crochets. Son balai cessa du coup d'être un coursier de sabbat et redevint un vulgaire, même à dire vrai un très vulgaire et très sale balai. L'un portant l'autre, ils tombèrent comme pierre et allèrent rejoindre dans la crevasse du glacier Shylock et le talisman. Quant à Totor, il avait ouvert le parapluie et, porté par ce parachute, il flottait nonchalamment sur les flots de la nuit bleue.

Et, du glacier, Barbichet, le nez en l'air, l'aperçut et il entendit aussi, lointain et magnifique, un étrange chant de victoire. Ça tenait de la pyrrhique et de la chanson de route :

« Je suis le dernier chevalier  
De la chevalerie errante  
Modernisée et voltigeante !  
Par moi, talisman, usurier,  
Sorcière et balai-coursier  
Sont engloutis dans le glacier !  
Moi, Chevalier du Parachute  
Par qui l'host vaincu fit culbute,  
Je suis l'un des derniers Errants,  
Ce monde pourrit par l'argent !

La chevalerie importune,  
Et la justice est au mouroir !  
Vous étiez ses derniers espoirs,  
Ingénus aux ardens vœux,  
Justiciers, féaux bontoirs,  
Chevalier de la Blanche Lune,  
Et vous, Chevalier aux Miroirs,  
Vous, l'idalgo d'âme perverse,  
Cœur trop haut pour l'humain pouvoir,  
Cher Don Quichotte de la Manche !  
Bien que d'âme et de poil très noir,  
Je chéris vos cohortes blanches,

Ingénus aux ardens vœux !  
Hé, ohé, là-bas, de la terre !  
Z'yeute, Barbichet, mon vieux frère,  
Me vois-tu dans la stratosphère ?  
C'est du grand sport, pas du chiqué !  
Pour du vol plané, ça en est !  
De la voltige dans l'air frais,  
Si frais, que je sens la glace  
Qui s'épaissit en carapace  
Et m'alourdit dans mes ébats !  
Néanmoins je ne descends pas...  
Se pourrait-il que je gravite ?  
Et sois devenu satellite ?  
Mais, pour matou sybarite,  
L'honneur est par trop hasardeux !  
Je préfère le coin du feu  
Où se roussissait ma moustache,  
Et le cher vieux plancher des vaches !  
Quand ce parachute maudit  
Consentira-t-il à descendre ?  
J'ai la crampe de me suspendre,  
Et la taupe d'après-midi,  
Au fond de mes tripes s'agite...  
Comme tout tourne, tourne vite...  
Barbichet, Kolia, Marion !...  
Je voudrais être à la maison  
Et grondé comme un sot chaton...  
Miou ! Miou ! Houp... »

Or, l'ange patrouilleur qui avait applaudi au geste de Barbichet arrosant l'abîme, était d'une vigilance vraiment angélique. Il avait remarqué l'étrange équipage que formait Totor et son parapluie et prêtait une oreille amusée au péan du justicier. Soudain, il s'aperçut que la grandiloquence de l'aéronaute baissait sensiblement. Elle céda aux affres du mal de mer. Non loin de là, dans un champ de cumulus dorés par la lune, des chérubins faisaient l'école buissonnière. Ils se jetaient des cumulus comme les enfants de la terre se jettent des oreillers. Le grand ange patrouilleur cueillit par les ailes le plus dodu des angelots, comme nous ferions d'un papillon, et le posa sur le parapluie-parachute, qui, laid comme une chauve-souris déteinte et dépenaillée, se balançait incongrument dans la nuit radieuse. Ainsi lesté, le parachute descendit doucement, et Totor, soudain guéri, se trouva sur le glacier à côté de Barbichet titubant sur ses pattes engourdies. Et, le petit terrier si habile aux salamalecs gracieux, aux rouds-de-jambes sémillants était tellement raidi de courbatures que tous les gestes par lesquels il voulait manifester son enthousiasme étaient les gestes godiches d'un joujou mécanique. Mais deux amis comme ces deux-là n'avaient pas besoin de démonstrations pour se comprendre !

Là-bas, dans la plaine, les lumières des maisons répondaient aux clartés du ciel. Il n'était demeuré si humble qui n'eût sa bougie allumée pour la veillée ineffable. De ville en village, les cloches, qui avaient pris le braule, propageaient leur hymne. Noël chantait à tous les clochers de la terre.

Anxieuse, accoudée à son balcon en dépit du froid, Marion guettait les allées et venues des petites chouettes, ses estafettes de nuit, qui venaient lui relater les péripéties du drame rapide qui se jouait là-haut sur le glacier. C'est ainsi que dans le grand branle généreux des cloches de Noël, elle apprît ce que l'amitié de deux bêtes avait réussi pour Kolia et pour elle.

« Ainsi voilà Shylock mort, songeait Marion. Mais à quoi cela te servira-t-il, Nicolas, si tu ne sais t'affranchir des servitudes de l'argent ? Nous voilà sauvés... jusqu'à quand ? Les Shylock sont légion. Ils foisonnent sous les pas de ceux qui ne savent pas exorciser leur cœur par le détachement, s'isoler dans le cercle conjurateur de l'esprit de pauvreté, l'esprit de Noël... »

Marion en était là de ses cogitations, quand la septième petite chouette vint échuchoter à son oreille :

— Totor et Barbichet dorment au chaud dans un terrier de blaireau. Le chat-huant veille sur eux.

Marion gratta amicalement la petite nuque aux guimpes Marie Stuart. La chouette émit une sorte de roucoulement très doux et, furtive comme une ombre, s'envola.

Allons, se dit la jeune femme, à chaque jour suffit son mal.

Elle rentra, se coula, glacée, contre le flanc de son Kolia en proie à un sommeil agité qui lui arrachait des plaintes. Marion caressa la joue du dormeur. Le visage de Nicolas aussitôt se détendit, sa respiration devint plus profonde et Marion glissa, elle aussi, au profond et parfait repos d'un sommeil de délivrée.

Éléonore Niquille.



Mesdames

UNE COIFFURE A LA MODE  
CONTRIBUERA A VOTRE SUCCÈS



Dafflon Frères

FRIBOURG

Place de la Gare 38 Téléphone 23860

## SUCCÈS MUSICAUX EN SÉRIE...

Décidément, notre charmante compatriote, Mlle Juliette Bise, est en passe de devenir une célèbre cantatrice.

A plusieurs reprises, nous avons signalé les succès notables déjà remportés par cette ancienne élève des Conservatoires de Fribourg et de Genève. Mais le temps et le talent lui valent sans cesse des applaudissements et des approbations qui vont s'amplifiant.

En voici quelques preuves concluantes :

Lors de la représentation de « Mireille » au Grand-Théâtre de Genève, en novembre dernier, le critique musical de « La Tribune de Genève » a écrit ceci : « Mlle Juliette Bise, dont le ravissant soprano s'épanouit, a fait une bien touchante Vincenette et chanté à ravir son duo avec Mireille ».

Au début de décembre, lors du concert Mozart donné au Conservatoire de Genève, le chroniqueur artistique du « Journal de Genève » déclare qu'on a pu louer sans arrière pensée le timbre charmant de la voix déjà remarquablement conduite de la cantatrice broyarde (Mlle Juliette Bise), qui défendit fort agréablement l'œuvre de Mozart « Bastien Bastienne ».

Enfin, le 18 décembre, à Radio-Sottens, une version radiophonique de « Fragonard », comédie musicale de Gabriel Pierné, texte d'André Rivoire et de Romain Coolus, fut confiée à une élite d'artistes, au nombre desquels le baryton Pierre Mollet, la cantatrice Flore Wend et Mlle Juliette Bise, dans le rôle de la danseuse. Là encore, succès marqué et notable.



## PANTALONS

NOS  
SOLDES

## Une véritable aubaine !...

TISSUS 146 cm. large	9.-
NORV. enfants	14.-
GOLFS enfants	16.-
PANTALONS longs travail	19.-
PANTALONS longs inusables	34.-
PANTALONS longs flanelle	25.-
PANTALONS longs peigné	44.-
FUSEAUX dames	25.-
FUSEAUX hommes	29.-
GOLFS hommes	25.-

D'autre part, réduction de prix sur chacun de nos articles !...

Voir nos vitrines au kiosque des Grands-Places

## L. BULLIARD S. A.

Manufacture de Vêtements

Rue Saint-Pierre 16 2e étage

Local de vente au 2e étage

## AU LÉGISLATIF FRIBOURGEOIS

M. Théodore AYER  
le nouveau Président du Grand Conseil

Pour succéder à un éminent président, — Me W. Bartsch, avocat, qui dirigea deux fois les délibérations de notre Législatif — nos députés ont élu à la quasi unanimité M. Théodore Ayer comme premier magistrat du canton.

Celui qui présidera donc le Grand Conseil en 1950 est citoyen avisé, expert en matières financières et administratives, et d'une parfaite urbanité, ce qui ne gêne rien à la haute charge dont il est investi.

Originaire de Romont, né le 25 juillet 1905, M. Ayer a accompli tout le cycle de ses études dans le chef-lieu glânois, puis au Collège St-Michel et à l'Université de Fribourg. Licencié en droit dès 1929, il s'installa dans son fief comme notaire et s'y fit rapidement une clientèle nombreuse et choisie.

En marge de son activité professionnelle, il s'intéresse vivement à la chose publique. Elu conseiller communal de Romont en 1935, et toujours réélu depuis lors, il accéda à la syndication de sa ville natale à partir de 1941.

Cette même année, il fit son entrée au Grand Conseil, par la grande porte, et fut, de surcroît, désigné aussitôt comme membre de la Commission cantonale d'économie publique. Orateur bien disant, au langage énergique et coloré, il conquist belle place au soleil de notre Parlement fribourgeois, et le voilà qui en est devenu le président, à un âge où d'autres compatriotes cherchent encore leur voie et des voix !

Syndic sagace, notaire de confiance, administrateur heureux (on en a le témoignage de l'Hôpital de Billens), M. Ayer s'acquittera certainement de sa nouvelle charge avec autorité, bonne volonté et louable succès.

L'ancien membre de la Société académique Sarinia nous démontrera par ainsi que, chez lui et en lui, « les fruits ont dépassé la promesse des fleurs ».

national en automne 1946, le collège de nos heptarques lui attribua la Direction de la police et de la santé.

Intelligent, travailleur, politique adroit et homme courtois, il se montra un réalisateur auquel il sied de rendre hommage. Il n'a rien du discoureur professionnel et bavard. Il a l'éloquence nette, précise et convaincante. Il n'est pas de ces politiciards qui se complaisent en de sempiternelles et stériles rengaines oratoires. Il dit peu, mais il agit ferme et bien.

Sur le plan cantonal, dès sa première initiation politique achevée, il a œuvré magnifiquement. Il s'est occupé des Etablissements de Marsens, et l'on sait ce que cela veut dire. Il a mis en chantier et au point le projet de la fondation du preventorium d'Humilimont (sanatorium de plaine). Il a entouré de soins vigilants la Clinique fribourgeoise Vermont, à Leysin. C'est sous son commandement que la Maternité cantonale de Pérolles est devenue l'admirable institution que l'on sait. C'est encore à M. Torche que l'on doit la nouvelle loi sur les spectacles et cinémas ainsi que la création d'une Commission cantonale de censure, dont la nécessité n'est point niable.

Quand M. Torche aura définitivement réorganisé certains services de l'Hôpital cantonal, de quoi donner entière satisfaction à une foule de malades qui ont foi et respect dans l'habileté opératoire extraordinaire du Dr Ody, quand M. Torche se sera penché avec sa lucide sagesse sur le problème épineux de la construction du sanatorium de Crésuz, et quand il aura fait passer (si je puis dire) une nouvelle loi sur les auberges et la danse, il pourra regarder avec plaisir une carrière bien remplie et méritoire de chef politique. Comme il est jeune, entreprenant et laborieux, il n'est pas difficile de lui prédire de nouveaux succès politiques pratiques.

Au fédéral, M. Torche a tout de suite pris influence au Conseil national. Il s'y



est désigné à l'attention publique comme rapporteur de diverses commissions parlementaires. Dans sa séance du 23 décembre, le Conseil fédéral l'a nommé membre de la commission d'études des dépenses militaires, cénacle où quiconque n'est pas entendu.

Dernièrement aussi, M. Paul Torche, promu major, s'est vu attribuer le commandement de l'une de nos réputées unités fribourgeoises, le Bat. fus. inf. mont. 15. Voilà qui cause grande joie à un millier de citoyens-soldats.

Véritablement populaire, dans le meilleur sens du terme, politique sympathique et suivi par une troupe inébranlable de fidèles, M. Torche, conseiller d'Etat, a un beau passé derrière lui et un brillant avenir en perspective. Tant mieux et pour lui et pour ses compatriotes !

## Nos peintres à l'honneur

Pendant toute une quinzaine de décembre, les salles du Musée de l'Université ont été envahies par les spectateurs avides d'y contempler documents et peintures provenant de l'Amazonie du Brésil et présentés par Mme Guidi, Fribourgeoise devenue exploratrice.

Recommandée par l'Institut suisse de recherches et de relations internationales, cette exposition a été visitée par divers hauts personnages de chez nous et par S. E. M. Mario Moreira da Silva, ministre du Brésil à Berne.

Parmi les visiteurs, on a vu MM. Jules Bovet et Pierre Glasson, conseillers d'Etat, M. Pittard, de l'Université de Genève, M. Vasella, recteur de notre Université, M. Adrien Bovy, conservateur de notre musée artistique, et M. François Esseiva, directeur de la Bibliothèque cantonale. (Voir page 2.)

« La Feuille d'Avis de Bulla » a signalé

élogieusement l'exposition d'une série de peintures, dans la capitale gruérienne, par M. Armand Pittet, céramiste à la poterie Messerli. Ces œuvres, aux dires de notre confrère, « révèlent un joli talent et de réelles qualités d'observation. Certains paysages de la Gruyère sont remarquables. L'harmonie des couleurs et d'agréables perspectives s'unissent heureusement ».

Voilà, conclut le journal cité, qui vaut toutes nos félicitations à ce jeune artisan qui est en même temps un artiste.

On signale que l'excellent artiste-peintre, Fernand Giauque, domicilié à Montilier, a exécuté une mosaïque très originale à l'entrée du bâtiment du service topographique fédéral, à Wabern. L'œuvre avait été commandée à la suite d'un concours ouvert, en 1941, par les pouvoirs publics. Vifs compliments à M. Giauque pour une si brillante réussite !

également la chorale mixte « L'Alouette » et une section littéraire, « La Verveine », que dirige M. Henri Cottet. La soirée du Cercle populaire fribourgeois fut rehaussée par la participation amicale de la Chorale des Eaux-Vives, de la Landwehr de Genève, de la Chorale mixte « L'Alouette » et de Mme Lina Meuwly, cantatrice.

Des paroles de circonstance furent prononcées par M. Pury et par les présidents des sociétés représentées : MM. Page, Pache, Favre, Meylan, Jung, Bersier, et par des membres d'honneur, dont quelques-uns sont des fondateurs du Cercle populaire, soit par MM. Tinguely, Morel, Blanc et Ferdinand Gay, président d'honneur.

En bref, soirée charmante, pleine d'entrain et d'optimisme.

## M. Roger POCHON, élu Juge au Tribunal cantonal



M. Roger POCHON  
nouveau Juge au Tribunal cantonal.

(Photo Geisel, Romont)

Au bénéfice d'un brillant passé dans l'ordre judiciaire, pour ne parler que de celui-là, président du Tribunal de la Glâne à Romont et, en quelque sorte, juge d'instruction des affaires pénales fribourgeoises les plus importantes, M. Roger Pochon a rallié, en novembre dernier, la faveur de nos députés qui l'ont nommé juge au Tribunal cantonal.

Ce n'est pas mince honneur. C'est même chose grandiose si l'on songe à l'influence judiciaire, politique et sociale dévolue à ces messieurs de notre haute Cour. D'emblée, souhaitons que M. Pochon s'y trouve à l'aise, ni trop à droite, ni trop à gauche, si l'on ose ainsi s'exprimer librement.

Puisqu'il est entré dans le Saint des Saints, dans le Tabernacle de notre justice, rappelons sur la foi de journaux ordinaires

ment bien renseignés que M. Pochon, originaire de Dompierre (Broye fribourgeoise), est né en 1904, qu'il fit ses premières études primaires à Neuchâtel, puis ensuite à Fribourg, collège et université y compris. Licencié en droit dès 1928, il entreprit stage d'avocat à l'Etude de Me Bernard de Vevey, qui devint, peu après, l'Etude de Mes de Vevey et Lorson. De 1930 à 1937, il fonctionna comme substitut de M. Pierre de Weck, procureur général de l'Etat. Puis il s'en fut à Romont présider le Tribunal de district.

Dans l'intervalle, une dizaine d'années durant, il collabora activement à divers journaux et périodiques. Avec un vif succès, d'ailleurs, car il avait été quelques temps à la rude mais efficace école de Mgr Quartenoud, alors rédacteur en chef de « La Liberté ». M. Pochon fut entre autres le rédacteur apprécié du bulletin et du périodique de « Pax Romana », mouvement catholique où il prit du galon, après avoir présidé, de 1927 à 1929, l'Association cantonale fribourgeoise des étudiants suisses.

Au militaire, M. Pochon gravit avec célérité les échelons, à tel point que, l'autre jour encore, il a été promu lieutenant-colonel dans la justice de l'armée. Il fit également excellente mais assez brève apparition dans le monde politique, comme député du district de la Glâne de 1941 à 1946. Est-il besoin de préciser que, le 18 décembre, il y eut fête et liesse au village de Dompierre pour célébrer le bourgeois qui lui fait tant d'honneur et qui vient d'accéder à notre Cour suprême fribourgeoise ?

Félicitations M. Pochon, et puisse le destin vous pousser gentiment mais sûrement vers de nouvelles ascensions, dans un monde qui a soif et faim de justice véritable et non partisane.

## M. Louis MAGNIN, Président du Tribunal de la Glâne

Pour succéder à M. Pochon, appelé à siéger au Tribunal cantonal, le Collège a désigné comme nouveau président du Tribunal de la Glâne, à Romont, M. Louis Magnin, docteur en droit, ex-greffier du même aréopage judiciaire.

Cette flatteuse nomination, outre qu'elle a été saluée avec joie par l'unanimité de notre population, couronne une carrière méritante et un citoyen digne de toute estime.

M. Magnin est né le 25 novembre 1898, à Posieux, où feu son père présida le Conseil communal durant un quart de siècle. Fils d'un respectable agriculteur, qui eut quatorze enfants (dont neuf sont encore

vivants), frère de l'ancien député, M. Joseph Magnin, actuellement domicilié à Farvagny, le nouveau Président du Tribunal glânois est originaire de Posieux et Hauteville.

Il fut écolier primaire à Posieux, élève au Collège St-Michel de Fribourg puis étudiant aux Universités de Fribourg et de Gratz (Autriche). Licencié en droit dès 1924, il commença un stage d'avocat à l'étude de feu Me Villars, juriste de glorieuse mémoire. Bien doué et studieux, M. Louis Magnin, en marge de son stage, poursuivit ses études de droit qu'il termina par l'obtention du doctorat pour une thèse intitulée : « De la concurrence des actions

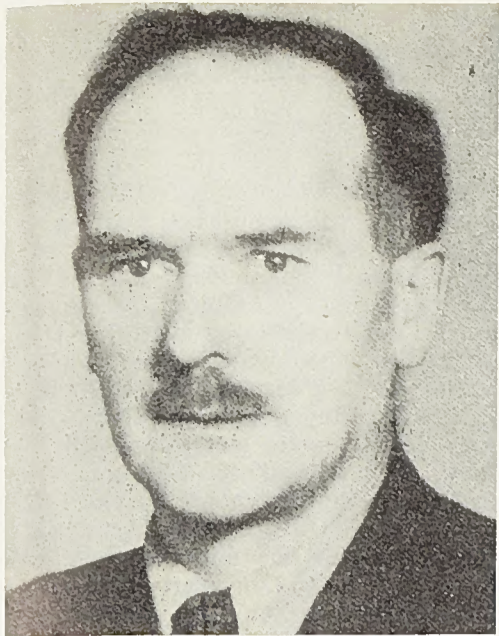
## AU GOUVERNEMENT FRIBOURGEOIS

## M. Paul TORCHE, vice-président du Conseil d'Etat

Le peuple fribourgeois a appris avec plaisir que M. Paul Torche a été désigné comme vice-président de notre gouvernement pour l'année 1950. Selon la tradition, et si toute prévision est permise, il en sera le président pour l'année suivante, — période qui sera fertile en mouvements

divers puisqu'elle coïncidera avec les nouvelles élections cantonales au Grand Conseil et au Conseil d'Etat.

Notaire et avocat broyard, M. Torche a fait une rapide ascension — tout-à-fait méritée d'ailleurs — dans le monde politique. Elu conseiller d'Etat puis conseiller



M. le Dr en droit Louis Magnin, le nouveau président du Tribunal de la Glâne, à Romont.  
(Photo Geisel, Romont)

réhilitaires et en nullité pour cause d'erreur dans la vente».

Des circonstances de famille l'ayant contraint à interrompre son stage d'avocat, de 1925 à 1933, M. Magnin fonctionna comme greffier-adjoint au Tribunal cantonal. Il s'y fit apprécier pour ses capacités professionnelles et estimer pour ses qualités d'esprit, de cœur et de discrétion. En récompense de cette heureuse activité, il fut promu, dès 1933, greffier du Tribunal de Romont et préposé à l'Office des poursuites et faillites du district de la Glâne. Et le 1er janvier 1950, il accéda à la présidence du Tribunal d'arrondissement, au service duquel il se distinguait depuis seize années.

Juriste consciencieux, travailleur acharné, homme de cœur et de dévouement, esprit compréhensif et citoyen d'élite, M. Louis Magnin est maintenant au seuil d'une brillante carrière de magistrat, — carrière que nous lui souhaitons très cordialement longue, féconde, méritoire et heureuse.

question — une accompagnatrice et une soliste remarquable et remarquée.

Quant aux membres de l'Orchestre, ils sont à féliciter en bloc : à quelques sons de cor près, et cela était inévitable, ils ont très honorablement défendu les œuvres inscrites au programme. Les nombreuses difficultés techniques des partitions ne les ont ni épouvantés ni embarrassés. Bravo donc et courage.

#### Dans le monde militaire

Plusieurs promotions à des grades supérieurs sont intervenues en fin d'année et qui intéressent la population fribourgeoise.

Le lieutenant-colonel Charles Capitaine, directeur du siège de la Banque Populaire Suisse à Fribourg, est promu au grade de colonel, de même que le lieutenant-colonel Marcel Piquet, instructeur à la caserne de notre capitale.

Les majors Louis Dupraz, avocat, commandant de la place de Fribourg, Léonce Duruz, prêtre de la Broye, et Roger Pochon, juge cantonal, sont promus lieutenants-colonels.

Les capitaines Claude Blancpain, industriel à Fribourg, Max Chatton, professeur à Fribourg, François Maier, à Fribourg également, ainsi que Denis Genoud, président du Tribunal de la Gruyère, sont promus majors.

A tous, nos sincères félicitations !

#### Du côté de la finance...

A fin novembre, le Conseil d'administration du Crédit gruyérien, à Bulle, a appelé à la direction de l'établissement M. Luigi Musy, l'un des fils de M. J.-M. Musy, ancien président de la Confédération. M. Luigi Musy entrera en fonctions le 15 janvier 1950.

Le nouveau directeur est licencié et docteur en droit de l'Université de Fribourg. Sa thèse de doctorat, présentée en 1947, porte sur « L'unification du droit de change en Suisse ». En outre, ce jeune et sympathique financier a fait de longs stages bancaires au Crédit suisse à Berne, à la Banque suisse des lettres de gages à Zurich, à la Caisse hypothécaire de Fribourg et à l'Union suisse des Banques régionales.

Voilà directeur bien formé et qui a déjà de l'expérience. Bonne chance et succès !...

#### Heureuse suggestion...

Au cours de la session d'automne de notre Grand Conseil, M. le député Robert Dossenbach, l'un des chefs de la réputée maison de ce nom, a eu l'heureuse idée de suggérer que le canton célèbre convenablement l'anniversaire que l'on sait du Père Girard, qui lut, au siècle dernier, le plus éminent pédagogue fribourgeois.

Entre autres vœux, M. Dossenbach a formulé celui-ci : tous les écoliers du canton devraient avoir une journée de congé lors de la célébration en question. M. Bovet, Directeur de l'Instruction publique, n'a pas dit non.

Quel mémorable congé en perspective pour la gent écolière... et quelle reconnaissance elle en gardera certainement à ce bienveillant député Dossenbach !

#### Sincères condoléances

M. Gaspard Binz, le cher et respectable papa de M. René Binz, chancelier d'Etat de Fribourg, est décédé le mardi 13 décembre 1949, à l'âge de 75 ans.

Citoyen probe, loyal, franc comme l'or et d'une irréprochable dignité de conduite, le défunt avait été un très savant et très dévoué appariteur de l'Institut de botanique de l'Université. C'était un travailleur bien au courant des choses de la botanique et qui rendit d'éminents services aux professeurs universitaires sous qui il eut l'honneur de servir. Ses obsèques, qui eurent lieu à la cathédrale de St-Nicolas, ont prouvé dans quelle estime générale on le tenait.

A sa veuve, au Chancelier de l'Etat et à toutes les familles éprouvées par ce deuil, nous tenons à présenter l'hommage de notre respectueuse sympathie.

#### A l'écoute de Radio-Sottens

L'agriculture est au service de l'humanité : tel est le sujet important qu'a exposé à Radio-Sottens, le dimanche 1er janvier 1950, de 12 h. 15 à 12 h. 25, M. Georges Ducotterd, ingénieur agronome, et chef de service au Département cantonal de l'agriculture.

Sujet d'actualité assurément et magistralement traité par un spécialiste de chez nous, qui est, au surplus, un conférencier habile et un auteur adroit...

#### Aux amis des beaux et bons livres

Rappelons que...

Le roman annoncé « Transmettre », l'œuvre nouvelle et marquante de notre distinguée collaboratrice, Mlle Eléonore Niquille, va paraître incessamment, ou aura déjà paru au moment de la publication de ces lignes. Les lecteurs fribourgeois, compatriotes de la poétesse et romancière gruérienne, se feront un devoir, doublé d'un plaisir, d'acheter ce roman chez l'éditeur (Editions du Chandelier, à Bienne) ou dans les librairies. Favorisons nos auteurs les meilleurs : c'est devise à adopter et à répandre !

M. l'Abbé R. Pachoud présente aux Editions St-Canisius, à Fribourg, une plaquette à conseiller aux familles et à la jeunesse. Elle relate la vie courageuse et édifiante de feu Paul Perriard, apôtre laïque. Nous parlerons volontiers de cet ouvrage quand nous l'aurons lu... En attendant, signalons que ce livre est en vente chez M. l'Abbé R. Pachoud, directeur d'œuvres, à Fribourg (rue Gachoud 1. — Tél. 2.25.94).

L'éditeur Jean Marguerat, à Lausanne (Passage St-François 12), vient de publier un nouvel ouvrage de M. le Dr Jean Humbert. Il s'agit de « L'orthographe par les textes », une sorte de traité de l'orthographe par l'exemple fondé sur l'éternel et léonard principe didactique de la répétition. Cette publication, remarque l'éditeur, « vous aidera à vaincre tous les obstacles dont est hérissée notre langue ». Livre utile donc, voire nécessaire, écrit par l'un des spécialistes les plus autorisés de l'enseignement de la langue française.



La fête de Noël 1949 au Chalet de Pringy. (Photo J. Mülhauer, Fribourg)

#### Une belle œuvre de la Ligue fribourgeoise contre la tuberculose

### LE CHALET DES ENFANTS, A PRINGY (GRUYÈRE)

La Ligue fribourgeoise contre la tuberculose possède à Pringy, au pied de la colline de Gruyères, une maison destinée à recevoir des enfants prédisposés à la tuberculose ou simplement délicats, anémiques ou scrofuleux.

C'est le Chalet des Enfants, qui est situé au milieu d'un parc ombragé, que longe l'eau murmurante de l'Albeuve. Trente-cinq enfants, garçons et fillettes, peuvent être hébergés au Chalet, pour un séjour plus ou moins long. Il y passe chaque année une centaine d'enfants. Rien ne manque à leur confort et à leur agrément. Sous la direction vigilante et maternelle

des Sœurs de Ste-Anne, les petits hôtes du Chalet de Pringy suivent toutes les prescriptions du médecin de la maison, M. le docteur Charles Blanc, de Bulle : cure d'air et de soleil, exercices de gymnastique respiratoire, régime fortifiant etc. Jeux en plein air, promenades et excursions agréablement les journées de la belle saison. L'hiver a ses plaisirs et ses divertissements propres. Noël, Pâques, la Première Communion sont jours de grande joie. Témoin la charmante photo que nous reproduisons et qui représente la fête de Noël 1949 au Chalet des Enfants, à Pringy.

A. D.

#### Une mémorable soirée musicale

### Avec l'Orchestre de la Ville de Fribourg

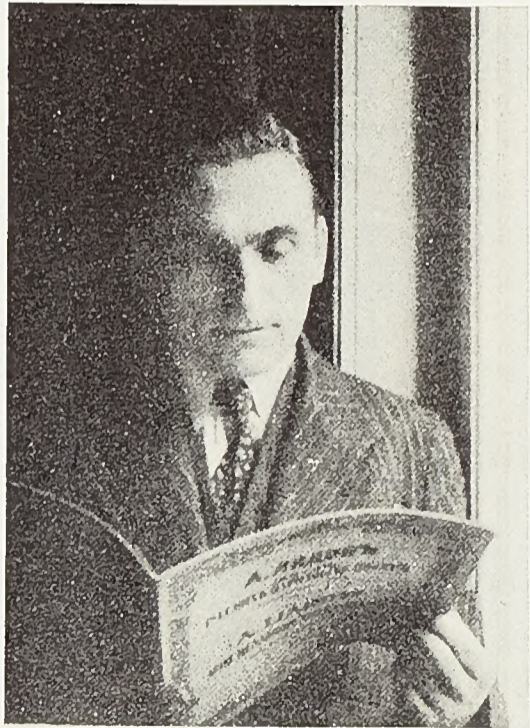
Depuis que les postes émetteurs de radio nous ressassent concerts sur concerts, les soirées musicales publiques des orchestres symphoniques locaux ou régionaux ne sont plus aussi attractives qu'autrefois. On le peut regretter, mais c'est un fait.

Cependant, fidèle à une heureuse tradition, l'Orchestre de la Ville de Fribourg continue de temps à autre à se produire à la Salle de la Grenette, pour son plaisir probablement mais surtout pour celui de ses auditeurs, toujours nombreux et ravis.

Le dimanche 18 décembre, en soirée, sous la présidence débonnaire de M. Cuony et sous la baguette magistralement directoriale de M. le professeur Louis Gaimard, le dit Orchestre a interprété en beauté l'ouverture de Così fan tutte, de Mozart, la symphonie No 2 en ré majeur, de Beethoven, et, avec le concours de Mlle Marie-Yolande Barone, professeur de piano au Conservatoire, le Konzertstück op. 79, de C. M. von Weber. Le même pianiste se tailla, au surplus, un mémorable succès dans l'interprétation du Scherzo No 2 op. 31, de Chopin.

Aux dires de tous les chroniqueurs musicaux, les œuvres si audacieusement préparées et présentées par M. Louis Gaimard et les siens ont été fort bien jouées et ont suscité de chaleureux et justifiés applaudissements. De quoi, on en félicite vivement l'Orchestre de la Ville et son très talentueux et courageux directeur.

Il importe de saisir cette occasion pour rappeler spontanément que le rôle musical de M. Gaimard est loin d'être négligeable dans notre capitale. Professeur de flûte au Conservatoire, maître de chant fort apprécié par nos écoliers — auxquels il a dédié « Mon Solfège », ouvrage d'indiscutable valeur pédagogique, directeur de l'Orchestre et musicien de qualité, M. Gaimard



M. Louis Gaimard, professeur au Conservatoire, directeur de l'orchestre de la ville de Fribourg.

honore grandement Fribourg de son dévouement, qui est incessant, et de son art, qui est louable et notoire. On le lui dit et le répète ici, car il est convenable, en un temps où le matérialisme et l'affairisme triomphent insolemment, de célébrer au moins très modestement les mérites d'un très excellent professeur de musique.

Nous tenons également à rendre un particulier hommage à Mlle Marie-Yolande Barone, qui fut — au cours de la soirée en



suffisent pour être l'heureux possesseur d'un magnifique appareil de radio

# PHILIPS

Plus de soucis grâce à notre système de location au compteur. - Aucun acompte à l'installation. - Pas de facture de réparations - Installations partout. - Service de dépannage rapide. Postes Philips tous modèles.

DEMANDEZ PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS A

## Ed. Delay-Yvonand

Vente et réparations d'appareils toutes marques. - Tél. (024) 3.21.13

# Grande vente de SOLDÉS

## Kurth



Nous offrons à prix réduits jusqu'à

**70%** de rabais

Après-ski  
Pantoufles  
Snow-boots  
Chaussures de ski  
Chaussures en cuir  
pour toute la famille

Sur tous les articles courants d'hiver  
**10%** de rabais

Notre but est de vous offrir, comme toujours  
les meilleurs avantages

## Kurth

Fribourg Tél. 2 38 26  
Rue de Lausanne 51  
Rue de Lausanne 14

Un livre toujours actuel

## Les gaîtés du français

par M. le Dr Jean Humbert

Nous avons signalé en son temps la publication du très intéressant ouvrage que M. le Dr Jean Humbert, auteur fribourgeois connu et aimé, a fait paraître aux Editions du Chandelier, à Bienne, sous le titre suggestif : « Les gaîtés du français ».

Dans le « Démocrate » de Payerne, M. le professeur Henri Perrochon a consacré une spirituelle notice à cet ouvrage, le 25 juin dernier. Nous regrettons de ne pouvoir la reproduire ici, faute de place, d'autant qu'il nous paraît agréable d'insérer un article écrit sur le même sujet par le poète et dramaturge Albert Schmidt, à Bulle.

Voici comment, dans « Le Fribourgeois » du 25 juin, l'auteur bullois s'est exprimé à propos des « Gaîtés du français » :

Docteur ès lettres et professeur au Collège St-Michel, M. Jean Humbert s'est livré, ces années dernières, à une lutte persévérante pour le respect de la langue française. Les nombreux ouvrages qu'il publia, à un rythme réglé par les battements d'un cœur épris du beau langage, marquent de leur message plein de grâce et d'érudition les étapes rapidement franchies par cet écrivain fribourgeois pressé, semble-t-il, de nous livrer, comme à d'intimes amis, les joies profondes que révèle la connaissance des lettres. A le lire, on comprend chaque fois davantage que « le français est une langue riche, opulente, aux aspects multiples, aux ressources inépuisables » qui dispense, avec le génie qui la caractérise, ses faveurs et ses dons.

Il nous offre aujourd'hui « Les Gaîtés du français », un substantiel volume sorti des Editions du Chandelier, à Bienne, véritable coffret précieux contenant les perles et les bijoux étincelants des « mille facettes de l'esprit français ». Voilà qui est prometteur puisque l'introduction même est placée sous l'égide de François Rabelais, grand Maître ès ris, abstracteur de quinte essence !

Mais, parcourons un peu le livre, en curieux. Quelques titres suffiront bientôt à nous convaincre que l'auteur a voulu y mettre, dans un ordre logique, tout ce que

le français, l'esprit gaulois du meilleur goût, contient de badin, d'espiègle, d'enjoué, de vivacité, de rieur et de plaisant. En voici l'un ou l'autre, pris au hasard : « Avez-vous la langue bien pendue ? » — « La trahison des typos » — « Le doigt dans l'œil » — « Avec le sourire » — « La foire aux images » — « Le bréviaire de l'humour » — « Finissons en pointe », etc.

Jeux de mots et calembours, épigrammes, coquilles et images cocasses, plaisanteries et subtilités humoristiques fourmillent à chaque page comme si l'auteur, par le don merveilleux de la linguistique qui le distingue, voulait éblouir le lecteur par la richesse des citations, la qualité des textes choisis et la présence de ce rire franc qui se déchaîne au contour des phrases comme une ponctuation obsédante, mais combien agréable. Si j'étais médecin, je conseillerais volontiers la lecture de ce livre, qui tient dans ses 270 pages ce que promet son titre, aux gens enclins à la neurasthénie ou à ceux qui auraient un urgent besoin de se dilater la rate. Ils feraient là une cure de bonne humeur salvatrice. C'est donc bien dire que ce livre vient à son heure.

Il faut renoncer à citer, dans cette brève bibliographie, l'un ou l'autre passage, car la densité de la matière nous rend hésitant. Disons tout de même qu'au début de son ouvrage, M. Jean Humbert, dans un chapitre intitulé « Le parfum du cru », se révèle à nouveau le défenseur pertinent de la langue, emparé qu'il est du souci de ne pas la voir « se dissoudre » dans un magma immonde ». Et de mettre en estime les vocables du terroir qui fleurissent bon notre Romandie, ce langage de notre paysannerie si savoureux et à la fois si réaliste.

Et maintenant, souhaitons à M. Jean Humbert, en le félicitant d'avoir ouvert, pour notre plus grand plaisir, les portes du temple à l'humour, que « Les gaîtés du français » remportent chez nous le succès qu'elles méritent et donnent à l'auteur de ces pages si plaisantes la satisfaction intime que La Bruyère définissait si bien : « Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui ».

Albert Schmidt.

## Vocation de Fribourg

Un nouveau livre de M. Henri Bise

Le 3<sup>me</sup> volume de « Vocation de Fribourg » vient de paraître en librairie. Cette nouvelle publication de M. le Dr Henri Bise a été élégamment tirée sur les presses de l'Imprimerie Saint-Paul et elle s'adornent d'une couverture représentant le cadran solaire du Collège cantonal de St-Michel, — ce fameux cadran qui indique les heures lumineuses et tait les heures sombres.

Un ouvrage de M. Henri Bise ne laisse jamais indifférent car cet écrivain de grand talent est un styliste remarquable, un humaniste réputé, un savant reconnu, un historien, un philosophe et un poète exaltant, enthousiaste de l'art sous toutes ses formes, « un homme amoureux du parfait et épris du sublime ».

Le volume nouveau-né, qui est au fond l'appendice de « Vocation de Fribourg », est une sorte de complément bienvenu, voire nécessaire, aux deux premiers volumes de la série, où figure l'essentiel de l'œuvre et de la pensée de l'auteur. Bien entendu, il contient nombre de pages charmantes, qui achèvent heureusement l'ensemble. Il y ajoute même des chapitres lumineux et profonds sur l'histoire suisse qui se superposent aux destins de Fribourg.

Ceux qui, soit hasard, soit oubli ou ignorance, n'auraient pas lu les deux premiers volumes de « Vocation de Fribourg » seront mis en goût par la lecture du troisième tome. Nous ne doutons pas qu'ils tiendront à plaisir et à honneur de se procurer la collection complète d'une œuvre sans égale dans les annales fribourgeoises.

Il serait périlleux de citer tel ou tel propos de M. Bise : il faudrait relever tout le texte puisqu'aussi bien tout y est solide de fond, harmonieux de forme et d'une éclatante beauté. Renonçons donc aux citations, pour aujourd'hui tout au moins, et renvoyons nos lecteurs aux textes originaux.

Précisons cependant, à titre documentaire, que M. Henri Bise est fonctionnaire fédéral supérieur, mais n'a rien de commun avec les matamores et les tyranneaux que nous devons si souvent dénoncer. Il est, au contraire, hautement apprécié par son respect pour les compétences cantonales et sa large compréhension à l'égard des contribuables.

Suivant le « Dictionnaire historique et biographique de la Suisse », c'est un humaniste et un savant. Il a écrit « Les origines de l'alphabet phénicien » et une étude anthropologique : « Homo Aurignacensis Hauseri ». Le célèbre préhistorien français Morlet lui a dédié ainsi l'ouvrage qu'il a publié sur « L'écriture néolithique » : A Henri Bise, citoyen suisse, ardent défenseur de la vérité, quelle qu'elle soit. Et récemment, le comte Maurice de Hanot d'Hartoy, ministre plénipotentiaire, lauréat de l'Académie française et de l'Académie de marine, lui dédiait dans les termes suivants le livre qu'il a écrit sur l'inouïsme en littérature : Au docteur Henri Bise, au poète, à l'historien, à l'ami, gratitude, admiration, dévouement.

On ne saurait trouver Fribourgeois plus authentique que M. Henri Bise. D'après les fiches du Secrétariat des auteurs, artistes et savants fribourgeois, il est originaire de Murist-la-Molière, le village qui dresse aux frontières du pays sa tour millénaire, et de Fribourg, la capitale. Il est né à la... Chancellerie d'Etat, où son père, alors chancelier d'Etat, habitait avec sa famille. Il est parent, directement ou par alliance, des poètes fribourgeois Nicolas Glasson, Pierre Esseiva, Louis Thurler, et du peintre Joseph Reichlen, tandis que la fille unique du peintre François Bonnet a, par sympathie institué sa famille comme son héritière.

A tous ses titres fribourgeois, M. Henri Bise en a ajouté un autre : l'ouvrage lyrique en trois volumes — dont le dernier vient de paraître, comme nous l'indiquons ci-dessus — qu'il a consacré à l'histoire de Fribourg, à son âme, à son visage, à son avenir.

Ce qui caractérise l'inspiration de M. Bise, c'est qu'elle n'est au service d'aucune idéologie, d'aucune faction, d'aucune secte. Seuls comptent pour ce patriote le pays et la démocratie.

Et l'on se prend à regretter que certains dirigeants fribourgeois n'aient pas su (ou pas voulu, qui sait ?) retenir dans son canton d'origine un si probe citoyen, « une intelligence de cette clarté, un esprit de cette qualité, un si grand et magnifique poète ».



## Aux Trois Tours